

Essai biographique sur Henriette de Witt-Guizot

I. Enfance et jeunesse : 1829-1849

Les proches

« Je passerai toute ma vie avec toi¹... » écrivait Henriette à son père lorsqu'elle avait neuf ans. C'était un rêve de petite fille. Ce fut la réalité de son existence. Elle était la fille aînée de Guizot. Son père avait un fils, François, de son mariage avec Pauline de Meulan, morte de la tuberculose en 1827. Il s'était remarié avec la nièce de Pauline, Elisa Dillon, dont il eut trois enfants, Henriette, Pauline et Guillaume. Elisa mourut à vingt-neuf ans, un mois après la naissance de son fils².

Henriette avait trois ans et demi lorsqu'elle perdit sa mère, sept ans lorsque son demi-frère, François, fut emporté à vingt ans, probablement par la tuberculose. De cette enfance marquée par les deuils, elle a livré quelques souvenirs personnels dans la biographie consacrée à son père. Le désarroi de l'enfant devant ce père enfermé dans son malheur transparaît dans son récit : « Au début de sa douleur et dans leur petite enfance, ils [ses enfants] ne le consolait pas et ne pouvaient pas le consoler.³ » Lorsque Guizot perdit son fils François, dans sa détresse, il se tourna vers sa fille : « En rentrant dans sa maison désolée où ses petits enfants étaient tous souffrants, il se jeta sur le lit de sa fille aînée, l'embrassant tendrement, et disant tout bas d'une voix qui vibre encore à ses oreilles : « Je n'ai plus que toi ! » L'enfant n'avait pas huit ans⁴. » La petite fille eut, à cet instant, la certitude d'occuper une place à part dans le cœur de son père.

De fait, Henriette était déjà la confidente de Guizot. De retour au ministère de l'Instruction publique, après un séjour familial à Broglie, celui-ci se retrouva seul dans la chambre où était morte Elisa. Il écrivit à sa mère : « Cependant, à tout prendre, il m'a été, il m'est doux de revenir là ; et quand mes enfants y seront revenus avec vous..., j'aurai tout ce qui peut m'être rendu. J'ai besoin de vous dire cela ; j'ai besoin de le dire à mon Henriette qui comprend tout, et dont le petit cœur est à la fois si serein et si tendre.⁵ » Sérénité, tendresse, ces mots reviennent souvent dans les lettres du père évoquant sa fille.

L'enfant répondait au désarroi de son père, à son besoin de se confier. La petite lettre au crayon qu'elle lui donna lorsqu'elle avait neuf ans, exprimait toute la gravité de son sentiment. Le devenir de ce billet, annoté par Guizot, emporté en Angleterre en 1840 et conservé entre deux lettres de la princesse de Lieven, montre à son tour l'attachement du père pour sa fille.

Guizot se faisait un devoir de s'occuper de ses enfants privés de leur mère, mais de toute évidence, il avait aussi plaisir à être auprès d'eux. Il était remarquablement présent dans leur vie malgré ses occupations. Loin d'eux, il leur écrivait souvent et n'oubliait jamais un anniversaire. Pour passer quelques heures en famille, il effectuait parfois de longs voyages inconfortables. Dès qu'il arrivait, la vie austère et un peu grise avec leur grand-mère

¹ Lettre d'Henriette à Guizot, s. l., 28 octobre 1838, archives Guizot du Val-Richer.

² Les dates de naissance des trois enfants sont les suivantes : Henriette, le 6 août 1829 ; Pauline, le 22 juin 1831 ; Guillaume, le 11 janvier 1833.

³ Mme de Witt née Guizot, *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, Paris, Hachette, 1880, p. 152.

⁴ *Ibid.*, p. 179.

⁵ Lettre de Guizot à sa mère, Paris, 7 septembre 1836, archives Guizot du Val-Richer.

s'éclairait et s'animait. Aussi sa venue, souvent retardée par ses activités, était-elle toujours ardemment attendue.

Un attachement passionné pour sa sœur accompagnait ce grand amour d'Henriette pour son père. Quelques années après la mort de Pauline, alors que ses deux filles, mariées à deux frères Schlumberger, venaient de la quitter, Henriette écrivait à Marguerite, son aînée : « ... Vous aimerez-vous jamais comme nous nous sommes aimées, ma Pauline et moi, comme nous nous aimons, j'en suis sûre, à travers la séparation et le silence ? Vous avez eu une mère qui vous aime tendrement et que vous aimez. Vous n'avez pas été tout l'une pour l'autre comme intimité... Nous nous sommes aimées pour tout ce qui nous manquait⁶. »

Maternelle à l'égard de sa sœur, Henriette se considérait plus forte que Pauline, à laquelle elle trouvait une gaîté et un charme dont elle se croyait dépourvue. Guizot avait très tôt dévolu à Henriette ce rôle d'aînée responsable. En 1836, il écrivait à sa mère : « J'écrirai demain à mon Henriette. Je suis sûr qu'en mon absence, elle vous soignera, vous, sa sœur et son frère, pour mon compte comme pour le sien. Et ma petite Pauline aussi apprendra bien ses leçons, je n'en doute pas, et fera très bien son ourlet. Je lui écrirai après Henriette... J'écrirai aussi à mon bon Guillaume⁷. » Personne n'était oublié, mais le père faisait endosser une lourde responsabilité à une enfant de sept ans.

Guizot parlait beaucoup à ses enfants de leur mère. Il leur lisait aussi les lettres d'Elisa, bien décidé à maintenir vivant le souvenir de la femme qu'il avait aimée. Henriette, dans sa vieillesse, a raconté la force de ce souvenir entretenu par son père : « Morte à vingt-neuf ans, elle [Elisa] a laissé dans la vie de celui qu'elle aimait un vide irréparable, et, grâce à ce fidèle souvenir, elle a tenu une si grande place dans la vie des enfants qui l'ont à peine entrevue, que je voudrais consacrer à sa mémoire cette esquisse du rôle des femmes dans la vie des hommes... »⁸ Guizot et sa mère évoquaient à chacun de ses anniversaires la ressemblance d'Henriette avec Elisa. La fille se devait d'imiter cette mère idéale, si chère au cœur de son père.

Cette identification était facilitée par des similitudes de situation. Henriette et Elisa étaient l'une et l'autre des aînées privées jeunes d'un père ou d'une mère. Elisa avait quatre ans lorsqu'elle avait perdu son père, Jacques Dillon, et dix-neuf ans à la mort de sa mère. Ce décès l'amena à s'occuper de toute sa famille et, tout particulièrement, de sa sœur, également prénommée Pauline,⁹ qui disparut un an après Elisa.

Guizot aimait les femmes intelligentes et les encourageait dans leurs travaux de plume qui, d'ailleurs, contribuaient au budget familial. Elles l'aidaient dans ses recherches. Sous l'influence de sa tante, Pauline de Meulan, première épouse de Guizot, Elisa devint à son tour femme de lettres. Lorsqu'Henriette, soutenue par son père, se mit elle aussi à écrire pour améliorer la situation financière des siens, elle suivit l'exemple familial.

Si l'identification à la mère disparue joua un rôle important dans l'évolution de la petite fille, c'est l'influence de sa grand-mère et marraine qui s'exerça au quotidien. Bonne-maman pour ses petits enfants, celle-ci est restée Mme Guizot¹⁰ pour ses descendants plus lointains, qui ignorent quel était son prénom usuel, Sophie ou Elisabeth. Elle avait soixante-neuf ans lorsque sa belle-fille mourante lui confia ses enfants. C'était une femme intelligente et autoritaire, passionnée et anxieuse. Après le décès de son mari, guillotiné en 1794, elle avait élevé seule ses deux fils. Lorsque Guizot commença ses études de droit à Paris, cette forte personnalité dut retourner vivre, pendant vingt ans, chez ses parents à Nîmes. Elle y

⁶ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 9 octobre 1879, archives familiales du Val-Richer. Le mot « tout » est souligné par Henriette. Pauline est morte de la tuberculose en 1874.

⁷ Lettre de Guizot à sa mère, Lisieux, 10 août 1836, archives Guizot du Val-Richer.

⁸ Mme de Witt née Guizot, *Les femmes dans l'Histoire*, Paris, Hachette, 1888, préface p. 1.

⁹ Pauline Dillon, 1806-1835, épousa en 1831 Jacques Decour dont elle eut un fils, Julien. On trouve des orthographes différentes dans les documents : Decourt, Decours, Decour.

¹⁰ Mme Guizot, née Elisabeth, Sophie Bonicel, 1765-1848. Le deuxième prénom d'Henriette est Elisabeth.

connut une existence étriquée sur le plan financier et contrainte sur le plan moral. Ce n'est qu'après le décès de ses deux parents¹¹ que Mme Guizot – alors âgée de soixante ans – s'installa à Paris chez son fils, François. Quand Elisa, sa seconde belle-fille, disparut dix ans plus tard, elle eut à nouveau le sentiment d'être utile auprès de ses petits-enfants.

Henriette a évoqué son souvenir dans une lettre à sa sœur Pauline : « À travers bien de la rudesse et des accès d'humeur, nous avons bien des causes de lui être reconnaissantes, toi et moi, elle nous a élevées fortement. Je crois qu'elle a fait plutôt du mal à notre pauvre Guillaume.¹² » Pour la grand-mère et le père, la naissance de Guillaume était associée à la mort d'Elisa. La date de son anniversaire rappelait cette disparition. Guillaume semble avoir été un enfant mal aimé.

Tout en redoutant le caractère de sa grand-mère, Henriette avait une grande admiration et une profonde affection pour elle, qu'elle a exprimées dans un de ses romans, *La petite fille aux grand'mères*¹³ : « Avec Mme Derville, il fallait se donner de la peine ; les faiblesses maternelles lui étaient presque inconnues. Le capitaine racontait souvent qu'il n'avait jamais vu d'indulgence à sa mère que pour sa sœur Caroline... morte à douze ans... Ses fils avaient été dirigés avec une fermeté inflexible ; aucun d'eux n'avait pu douter de l'entier dévouement de leur mère ; aucun d'eux n'avait jamais songé à lui désobéir... Marie subissait la même loi ; mais avec une confiance dans l'affection et la profonde bonté de sa grand'mère, qui touchait secrètement la vieille femme. »

Une jeune amie nîmoise, Rosine de Chabaud-Latour¹⁴ aidait Mme Guizot dans ses tâches éducatives. Elle résidait habituellement avec les Guizot lorsque les enfants et leur grand-mère partaient en vacances. Henriette a dit d'elle : « Au sein de l'atmosphère presque austère que la mort et la douleur avaient créée autour de leur petite existence, c'était à l'amie de leur grand-mère qu'ils [les enfants] devaient presque tous leurs plaisirs. L'incomparable dévouement de Mme Guizot ne s'abaissait pas souvent jusqu'aux caresses, et la faiblesse n'y tenait guère de place.¹⁵ »

Henriette fut élevée par ces deux femmes dans la mémoire d'une pratique religieuse exercée clandestinement, au risque de sa vie ; son aïeul, Jean Guizot, pasteur au Désert, lui en offrait l'exemple. Sa grand-mère, originaire du Pont-de-Montvert, haut lieu de la guerre des Camisards, avait connu cette époque dans sa jeunesse et transmet à sa petite fille les traditions protestantes de résistance au service de la foi. Le culte de l'héroïsme manifesté par des hommes et des femmes pour défendre leurs proches et leur religion, a fait partie de l'éducation d'Henriette.

Un père remarquable, une mère idéalisée par le souvenir, une grand-mère cévenole à la forte personnalité, autant de figures exigeantes pour la petite fille qui aura, toute sa vie, besoin de se surpasser pour être à la hauteur de ces modèles.

¹¹ Jean-Jacques Bonicel, son père, est décédé en 1823.

¹² Lettre d'Henriette à Pauline, Paris, 31 mars 1873, archives familiales du Val-Richer.

¹³ Mme Guizot de Witt, *La petite fille aux grand'mères*, Paris, Hachette, 1874, p. 56. Dans une lettre à sa fille, Marguerite, Henriette lui écrit qu'elle a évoqué la personnalité de sa grand-mère dans ce livre.

¹⁴ Rosine de Chabaud-Latour était née le 15 septembre 1794 à Nîmes, peu de temps après la sortie de prison de sa mère, Julie. Celle-ci, âgée de 19 ans, enceinte de huit mois et demi, avait été emprisonnée comme complice de son mari, Antoine de Chabaud-Latour, ami d'André Guizot. Ils s'étaient cachés ensemble dans la maison des Bonicel. Antoine de Chabaud-Latour survécut grâce au dévouement héroïque de sa femme.

¹⁵ Mme de Witt née Guizot, *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, Paris, Hachette, 1880, p. 161.

L'éducation

Henriette a reçu l'éducation d'une jeune protestante de son temps, mais elle a été élevée par un père exceptionnel, qui s'intéressait à la formation de l'enfant aussi bien sur le plan général qu'au sein de la famille. Guizot et sa première femme, Pauline, avaient beaucoup écrit sur le sujet, très en vogue sous la Restauration.

Pauline Guizot s'était préoccupée de l'instruction des filles à une époque peu propice au développement intellectuel de la femme. Le code civil de Napoléon assujettissait les femmes à la tutelle des pères et des maris. Sous la Restauration, les jeunes filles, vouées à la vie au foyer, recevaient une éducation limitée, l'accent étant mis sur la religion, la morale et les tâches domestiques. En fait, du XVIIe siècle à la fin du XIXe, l'éducation des filles a peu évolué, la société ne le permettant pas. Dans ce climat restrictif, cette femme de lettres, journaliste reconnue avant son mariage avec Guizot, était obligée d'adapter ses conseils aux contraintes de son temps, qu'elle décrit avec finesse : « ... Notre situation dans le monde n'est pas ce qu'il y a de plus facile, comme notre habillement n'a pas toujours été ce qu'il y avait de plus commode. Il faut donc former notre caractère à notre situation, comme on formait autrefois notre taille à nos corsets. Mais que de soins pour qu'on ne se tienne ni trop serré ni trop lâche, pour ne pas donner trop de raideur, ou ne pas permettre trop de négligence !¹⁶ » Néanmoins elle plaidait pour une instruction qui développe l'esprit : « ... Je crois qu'on doit cultiver la raison des filles comme celle des garçons. L'instrument est de même nature, quoique moins fort, moins étendu, destiné à soulever et à porter de moins pesants fardeaux ; les ressorts en sont pareils, quoique dans une moindre dimension ; il faut les exercer de même, quoique dans un moindre cercle, et sur des sujets moins importants.¹⁷ » A une époque où l'éducation était confiée à la mère, Pauline Guizot valorisait cette fonction des femmes. Très proche de la pensée de Fénelon, elle proposait une pédagogie exigeante sur le plan des principes, mais souple dans son application, attentive au caractère de l'enfant et fondée sur un rapport de confiance.

Guizot a mis ces idées en application. Il a développé le raisonnement et l'esprit critique de sa fille, lui donnant un niveau d'instruction inhabituel pour une femme de son époque. Cependant, dans la petite enfance d'Henriette, ce furent Mme Guizot et Rosine de Chabaud-Latour, dont la culture était plus étendue que celle de son amie, qui assurèrent l'enseignement quotidien. Mme Guizot aimait cette tâche mais ses possibilités se trouvaient limitées : « ... Je n'aurais pu apprendre aux enfants, qu'à lire, à écrire, à compter et à prier Dieu ! »¹⁸ dit l'aïeule de *La petite fille aux grand'mères*. Lire, écrire et compter, ce sont ces connaissances de base que Mme Guizot inculqua à ses petits enfants avec une grande rigueur, sans jamais leur laisser de vacances, même en été. Néanmoins, malgré les exercices épistolaires quotidiens et les conseils de son père, Henriette ne parvint jamais à maîtriser la ponctuation !

Les femmes devaient avoir ce qu'il fallait de notions de calcul pour tenir les comptes de la maison, exercice auquel Mme Guizot entraîna de bonne heure sa petite fille. La grand-mère donna à Henriette une excellente formation de maîtresse de maison, ayant elle-même une bonne connaissance de la cuisine, de la couture et du ménage pour avoir pratiqué toutes ces activités en raison de contraintes financières. Elle apprit aussi à sa petite fille à ne pas mépriser ces occupations, tout en sachant les déléguer. Henriette devint, très jeune, une maîtresse de maison accomplie, capable de diriger une lourde maisonnée, lorsque son père était ministre, et de gérer avec un sens aigu de l'économie la vie de la famille à Londres, après la révolution de 1848.

¹⁶ Mme Guizot, *Conseils de morale*, Paris, Pichon et Didier, t. II, p. 133-134.

¹⁷ M. et Mme Guizot, *Le Temps passé*, Paris, Perrin, 1887, t. II, p. 378.

¹⁸ Mme de Witt née Guizot, *La petite fille aux grand'mères*, p. 109.

Comme ses lettres l'indiquent, Guizot a beaucoup encouragé ses enfants à apprendre l'anglais. Commencé en 1840, lorsqu' il était ambassadeur à Londres et envisageait d'y faire venir sa famille, l'enseignement de l'anglais fut poursuivi au cours des années suivantes par Rosine de Chabaud-Latour. L'accent était mis sur la traduction et pour chaque anniversaire, Henriette et Pauline préparaient des textes qu'elles offraient à leur père, joliment agrémentés d'un ruban et accompagnés d'un travail de tapisserie plus traditionnel.

Par la suite, Guizot demanda à une amie, Sarah Austin¹⁹, de trouver une gouvernante pour ses filles. C'était en 1845, alors que sa mère atteignait ses quatre-vingts ans. Ses filles commençaient à sortir dans le monde ; il leur fallait un chaperon qui leur apprenne les raffinements du savoir-vivre que Mme Guizot ne connaissait pas suffisamment. Sarah Austin choisit Miss Wisley, en qui les deux sœurs découvrirent une amie. Elle les accompagna partout pendant trois ans, y compris dans leur fuite vers l'Angleterre en 1848.

Prier Dieu. Mme Guizot avait beaucoup prié au cours de sa vie, assombrie par les épreuves. La grand-mère cévenole éleva sa petite fille dans l'exercice quotidien du protestantisme : prières et lecture journalière de la Bible, cultes en famille le dimanche, en l'absence d'un temple. La pratique religieuse était associée à une morale exigeante : « ... Le cœur de la vieille mère allait toujours en avant, fermement et simplement attaché au devoir sous le regard de Dieu. »²⁰ Henriette acquit, auprès de sa grand-mère, une foi chrétienne profonde, qui lui fut d'un grand secours dans les moments douloureux.

Pauline et Henriette suivirent le cours d'instruction religieuse du pasteur Grandpierre, au temple des Batignolles. A l'époque, ces études étaient sanctionnées par un examen oral devant le consistoire et l'épreuve impressionna beaucoup les deux jeunes filles. Outre le cours de M. Grandpierre qu'Henriette conserva précieusement, le réutilisant pour ses filles, les deux sœurs avaient un vaste programme de lectures. En témoigne une lettre d'Henriette à son amie, Juliette Lenormant : « Nous n'avons absolument que nos soirées de huit heures à dix heures, et pendant ce temps, nous lisons la Bible en latin, le Nouveau Testament en français, les *Elévations* de Bossuet sur les Mystères, les *Exercices de Piété pour la Communion* par M. Gonthier, le *Guide du Fidèle à la Table sacrée* de M. Grandpierre et plusieurs autres ouvrages de piété.²¹ »

Très occupées jusqu'en 1845 par leur instruction religieuse, les jeunes filles suivirent aussi des cours particuliers de latin, de grec, d'italien, de musique, de dessin et de danse jusqu'à la révolution de 1848. Henriette, qui n'était pas artiste, méprisait un peu les arts d'agrément et la danse, mais travaillait avec application les matières intellectuelles. Guizot avait choisi pour ses filles l'historien Camille Rousset, professeur particulier de leur frère Guillaume qui, entré au collège, devait fournir un travail acharné.

Grâce à la vigilance de leur père, Henriette et Pauline acquirent un niveau intellectuel très supérieur à celui des jeunes filles de leur temps. Guizot leur donna, avec sa mère, une éducation morale et religieuse d'une grande rigueur, Mme Guizot fit d'elles des femmes des plus compétentes dans tous les arts domestiques.

Henriette était bien armée pour faire face aux rudes secousses de la vie qui l'attendait.

¹⁹ Sarah Taylor, 1793-1867, épouse de John Austin, traductrice célèbre. Elle vécut en France de 1843 à 1848.

²⁰ Mme de Witt née Guizot, *La petite fille aux grand'mères*, p. 66-67.

²¹ Lettre d'Henriette à Juliette Lenormant, s.d.n.l., archives familiales du Val-Richer.

Les parents de Juliette étaient des proches de Guizot. Amélie Cyvoct, épouse de Charles Lenormant, a été élevée par sa tante, Juliette Récamier. Son mari était conservateur de la bibliothèque royale. Ils eurent trois enfants : Juliette, Paule et François.

Les lieux de l'enfance

Pendant sa petite enfance, été comme hiver, Henriette habita les demeures que sa mère avait connues. À Paris, la famille Guizot vécut plusieurs années au ministère de l'Instruction publique, lieu marqué par la mort d'Elisa et de François. Lorsque Guizot quitta le gouvernement, il retourna rue de la Ville l'Evêque, dans la maison de sa belle-famille, qu'Elisa lui avait donnée en l'épousant. Henriette passa donc son enfance entourée de souvenirs maternels.

L'été, les Guizot étaient les invités de la duchesse de Broglie, en Normandie. Elisa avait connu des jours heureux avec Guizot, dans le château de leurs amis. Henriette, qui avait failli naître sur la route de retour vers Paris, avait, par la suite, souvent accompagné sa mère chez les Broglie. Dans une lettre à son beau-frère, Cornélis de Witt, elle a évoqué ces souvenirs : « ... J'ai de l'attachement pour ces lieux où j'ai vécu très enfant avec tous ceux que j'ai aimés.²² » La duchesse de Broglie réservait toujours le meilleur accueil à Mme Guizot et à ses petits-enfants. Sa mort, en 1838, mit un terme à ces invitations. A cette date, le Val-Richer, abbaye cistercienne en ruines que Guizot avait acquise depuis peu, était devenue habitable.

L'installation au Val-Richer, dans un lieu qu'Elisa n'avait pas connu, représenta pour Henriette une rupture avec sa petite enfance. Ce fut aussi le moment où Guizot amorça une relation sentimentale avec la princesse de Lieven. Celle-ci n'intervint pas dans la vie des enfants et ne séjourna jamais au Val-Richer. Néanmoins, ce fut un tournant. L'emménagement de la famille au ministère des Affaires étrangères, en 1840, consumma cette rupture avec les lieux porteurs des souvenirs d'Elisa. Dorénavant, Henriette habita dans les demeures de son père, qui décidait tout.

Les travaux au Val-Richer étaient suivis sur place par Aline de Meulan, belle-sœur de Guizot. Veuve du général comte de Meulan, ruinée et sans enfants, elle habita chez les Guizot de 1832 à sa mort, en 1846. Sœur du peintre Théodore de Turpin-Crissé, elle était elle-même très artiste et contribua à la décoration de la maison. Toutefois, elle avait un caractère difficile et entretenait des relations orageuses avec Mme Guizot. A Paris, comme au Val-Richer, les disputes entre les deux femmes étaient fréquentes. Henriette, tout en rendant hommage au talent artistique de sa tante, ne semble pas avoir entretenu avec elle de relation proche.

La vie des enfants Guizot au Val-Richer était limitée à ce cercle familial, auquel s'ajoutait Rosine de Chabaud-Latour. Les visites de cousins étaient rares, les amis locaux inexistantes. C'était une vie austère auprès d'une grand-mère âgée et inquiète, qui parvenait difficilement à accorder à ses petits-enfants la liberté de courir dans le parc, malgré les encouragements de son fils.

Les autres résidences familiales étaient des locations d'été en bord de mer ou à proximité de Paris. Attentif aux recommandations médicales, Guizot organisait pour ses enfants des séjours balnéaires à Dieppe, puis à Trouville, après l'achat du Val-Richer. Henriette découvrit avec enthousiasme le plaisir de la natation. Ce fut là un temps fort dans la vie de cette enfant si sérieuse.

Pendant quelques années, le Val-Richer fut délaissé par la famille, les activités politiques de Guizot ne lui laissant plus le temps de faire de longs séjours dans sa maison. Le voyage de Paris en Normandie prenait deux jours. Il fallait coucher en route, à Evreux, ou voyager en diligence sans s'arrêter pour arriver au milieu de la nuit. Afin d'éviter de longues séparations avec ses enfants, leur père loua une maison à Auteuil.

Il y a peu d'informations sur la vie d'Henriette à Paris ou à Auteuil, entre 1842 et 1845. Les membres de la famille, étant réunis, ne s'écrivaient pas. Quelques lettres d'Henriette à son amie, Juliette Lenormant, écrites à Auteuil, donnent des éclairages

²² Lettre d'Henriette à Cornélis de Witt, Guebwiller, 28 septembre 1876, archives familiales du Val-Richer.

ponctuels sur sa vie et son caractère. Lorsque Guizot était à Londres, en 1840, les lettres familiales mentionnent plusieurs invitations de Mme Lenormant, dont les filles, Juliette et Paule, du même âge qu'Henriette et Pauline, vinrent souvent au Val-Richer avec leur mère. Juliette a été la seule amie d'enfance d'Henriette. Ces lettres d'une adolescente de quatorze ans, plus spontanées que la correspondance avec le père, révèlent une personnalité enthousiaste et chaleureuse, très autoritaire lorsqu'elle défendait sa sœur dans une dispute mineure avec les demoiselles Lenormant. Henriette raconte ses prouesses à cheval en compagnie de Pauline et de Guillaume, et mentionne les dîners diplomatiques de son père, qu'elle préside dès l'âge de seize ans. Elle menait la vie d'une fille de ministre célèbre.

Henriette a fait allusion à cette époque de sa vie dans une lettre à sa fille Marguerite : « Child beloved, je suppose que j'ai eu une telle habitude de vivre dans le monde quand j'étais si jeune que je ne puis pas la perdre, même lorsque je vis six ou sept mois à la campagne sans voir personne. Je n'ai aucun plaisir à m'habiller pour aller dans un salon, mais quand j'y suis, il me semble que je n'ai jamais fait que cela...²³ »

L'absence de lettres familiales entre 1842 et 1845 laisse supposer qu'Henriette ne retourna au Val-Richer qu'en 1846, à dix-sept ans, dans le rôle de maîtresse de maison. Cette hypothèse est confirmée par une de ses lettres à son père : « Il y a bien longtemps que nous n'avions été séparés pendant un mois ; il y a six ans ; depuis ton ambassade nous n'avions jamais vécu pendant un mois loin de toi...²⁴ » Aline de Meulan venait de mourir. Guizot avait laissé la demeure entre ses mains tandis qu'il était loin. Dorénavant, la responsabilité de la propriété incombait à Henriette. Celle-ci écrivait à Juliette Lenormant : « Je veille au jardin, à la maison, aux gens, en gros, je m'occupe de tout, j'ai quelque fois assez de ce fardeau, mais je me console en me disant que celui-là ou un autre, j'en ai pour toute ma vie, et que je ferai mieux de prendre mon parti tout de suite.²⁵ » Effectivement, de 1846 à la fin de sa vie, elle fut pendant près de soixante ans la maîtresse de maison du Val-Richer.

Henriette écrivait beaucoup à Guizot, pour l'informer de toutes choses de manière détaillée, comme il le demandait, et prendre son avis. Le père était exigeant, comptant sur sa fille pour tenir la maison et pour lui assurer de bonnes relations auprès de ses agents électoraux, dans l'attente d'une élection à la présidence du Conseil général.

Au cours du mois d'août 1846, Henriette fut confrontée à un afflux quotidien de pauvres gens, venus mendier au Val-Richer. Les campagnes étaient surpeuplées sous la monarchie de Juillet. Un recensement de l'administration²⁶ datant de 1841 indique que des mendiants, seuls ou en famille, habituellement originaires du département, erraient sur les routes, revenant deux ou trois fois par an. Ils avaient travaillé autrefois mais la maladie, un accident mal soigné les avaient réduits à la mendicité. Henriette, d'abord un peu dépassée par cette affluence, apprit à organiser les secours : « La distribution de pain et de viande du mercredi et du samedi va très bien, il est venu samedi vingt-six pauvres, je pense qu'il en viendra au moins autant aujourd'hui.²⁷ »

La présence de Guillaume, accompagné de Joachim Meurand²⁸, égayait la vie des deux sœurs. Les promenades dans les bois étaient plus aventureuses et amusantes en compagnie des hommes. On escaladait des talus, on se perdait, situations impensables entre demoiselles ! « Pour moi, qui n'était pas, comme tu le sais, une marcheuse infatigable, sur qui tu entretenais tant de soupçons et de surveillance, je marche maintenant aussi bien que qui que ce soit, et j'en suis fière.²⁹ » Le dénouement des affaires diplomatiques en cours mit un terme

²³ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris, 12 décembre 1880.

²⁴ Lettre d'Henriette à Guizot, Val-Richer, 3 septembre, 1846.

²⁵ Lettre d'Henriette à Juliette Lenormant, s.l.n.d. [Val-Richer, juillet 1847].

²⁶ Pierre-Jean Pénault, *Mendiants et vagabonds vers 1840*, in revue *Le Pays d'Auge*, mai 1963.

²⁷ Lettre d'Henriette à Guizot, Val-Richer, 19 août, 1846.

²⁸ Joachim Meurand était un camarade de classe de François, fils. Il resta lié aux Guizot toute sa vie.

²⁹ Lettre d'Henriette à Guizot, Val-Richer, 9 septembre, 1846.

à la séparation du père et de ses enfants. Guizot passa quelques jours dans sa propriété puis ramena sa famille à Paris.

En 1847, Henriette et Pauline restèrent longtemps en Normandie, l'une au Val-Richer pour tenir compagnie à Mme Guizot et à Rosine de Chabaud-Latour, l'autre à Trouville avec Miss Wisley, en alternance, pendant que Guillaume finissait son année scolaire à Paris. Au cours des trois semaines qu'elle passa au Val-Richer, Henriette établit l'inventaire de la bibliothèque de son père, et rafraîchit l'aménagement intérieur de la maison - meubles, rideaux, et tapisseries. Elle consultait toujours son père en toutes choses et lui proposa l'installation d'une vraie salle de bains.

À la fin du mois de juillet, Henriette s'installa à Trouville, laissant à Pauline un Val-Richer en état de marche. Elle arrivait au moment de la saison mondaine, voyait beaucoup les proches de sa famille avec lesquels elle organisait le culte et se promenait dans les environs. L'élégance très parisienne des femmes l'obligeait à un effort de toilette dont la vie au Val-Richer l'avait déshabituée. À la demande de son père, elle établit la liste de tous les estivants de marque dont on lui avait signalé la présence.

Dorothée de Lieven arriva à son tour ; Henriette lui rendit visite : « ... Je voudrais bien qu'elle puisse avoir ici un petit noyau de société sans quoi elle s'ennuiera à mourir, écrivait-elle à Guizot... Je dois retourner chez Mme de Lieven ce matin, je lui tiendrai compagnie autant que je le pourrai pendant les quelques jours que je serai ici.³⁰ » Henriette cherchait à être aimable avec la princesse.

Toutefois, la fille avait une opinion réservée quant à la liaison de son père. Henriette s'en ouvrit à sa fille Marguerite, bien des années plus tard, lorsqu'elle commença à lire la correspondance de Guizot avec son amie : « J'y ai acquis la conviction qu'il l'avait aimée d'amour, très vite après l'avoir connue et qu'elle avait beaucoup contribué à le consoler de tous ses chagrins. Cela est pour moi capital dans la mémoire de cette pauvre femme, qui avait tant de défauts que j'aurais trouvés choquants, n'était qu'ils ne le choquaient pas, lui, tout en le faisant souffrir, et qu'elle lui avait donné de grandes joies.³¹ »

De retour à Paris, la jeune fille fut reprise dans le tourbillon de la vie de son père. Elle avait tout juste dix-huit ans. Nous ne savons rien de son existence au ministère. Toujours est-il que la révolution bouleversa à jamais sa jeune existence.

La Révolution de 1848 et l'exil

Six mois après ce séjour à Trouville, le monde d'Henriette basculait. La jeune fille tant sollicitée se trouva tributaire de l'aide des autres. Le nom célèbre qu'elle portait devint une marque d'infamie. Elle qui avait vécu dans l'aisance financière se retrouva dans l'incertitude du lendemain.

Le mardi 22 février 1848, la famille de Guizot quitta définitivement le ministère. Les circonstances de ce départ et la fuite des deux sœurs pour l'Angleterre sont connues grâce au récit³² que Pauline en donna après son arrivée à Londres. Guizot fit partir ses filles avec leurs bijoux, précaution qui les étonna beaucoup tant était grande leur inconscience ; en effet, le dimanche précédent, les amis de la famille réunis dans le salon du ministère riaient encore des prédictions pessimistes. Deux jours plus tard, la grand-mère et ses petits-enfants se réfugiaient chez Mme Lenormant qui les cacha. Pendant la nuit, les cris « A bas Guizot » et les chants révolutionnaires leur firent découvrir avec terreur la gravité de la situation.

³⁰ Lettre d'Henriette à Guizot, Trouville, 10 août 1847.

³¹ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 13 octobre, 1879.

³² Pauline Guizot, *Un mois de 1848*, récit inédit, Brompton, 6 août 1848, archives familiales du Val-Richer.

Le vendredi 25 février, les enfants de Guizot apprirent qu'il leur fallait fuir en Angleterre. Moment déchirant pour Henriette et Pauline car Mme Guizot n'était pas en état de les suivre. Après de longues heures d'hésitations angoissées, l'arrivée de Piscatory³³, resté en contact avec leur père, emporta la décision. Les trois enfants de Guizot devaient prendre le train de nuit pour Boulogne, mais ce projet échoua car la voie de chemin de fer fut coupée. Il fallait néanmoins quitter l'appartement des Lenormant. Sous une pluie battante, Henriette et Pauline partirent séparément pour franchir les barricades, l'une avec Charles Lenormant, l'autre avec Adrien Delahante³⁴, qui accueillait chez lui les deux jeunes filles. Arrivées dans son logement, elles découvrirent avec le plus grand trouble que leur hôte était célibataire. Après leur avoir fait démarquer leur linge, il partit discrètement dormir ailleurs. Le lendemain, le départ étant toujours retardé, Henriette et Pauline réclamèrent, non sans une certaine gêne, à leur hôte la présence de leur gouvernante, Miss Wisley. Chaque journée passée dans ce petit logement leur parut une éternité. Le lundi suivant, après avoir un peu bousculé Delahante pour qu'il les sorte de cette situation d'attente, les jeunes filles et leur gouvernante quittèrent Paris, munies de passeports anglais. Cachées à Senlis chez l'oncle de leur protecteur, Charles Delahante, elles prirent à Creil le premier train à pouvoir quitter Paris, dans lequel elle retrouvèrent par hasard Plichon³⁵, député du Nord, qui rentrait à Bailleul. Comprenant la situation, celui-ci décida de les accompagner jusqu'à Londres. Malgré leurs frayeurs, le voyage s'effectua sans incident grave.

Dès leur débarquement à Douvres, elles furent émues et soulagées d'être traitées avec égards comme filles de Guizot. L'arrivée à Londres, sous la pluie, dans un meublé sinistre, leur laissa une impression lugubre. Mais le lendemain, les amis de leur père accoururent pour les accueillir. Enfin, le vendredi 3 mars, elles purent se jeter dans les bras de leur père. Guillaume arriva le 4 mars et Mme Guizot le 17, accompagnée par Rosine de Chabaud-Latour. Henriette et Pauline comprirent qu'elles avaient été sauvées grâce au dévouement des proches de leur père. Le danger leur avait fait découvrir le courage et l'abnégation d'autrui.

Très vite, grâce à l'aide de Sarah Austin, très liée à la famille du fait de son long séjour parisien, les Guizot emménagèrent dans une petite maison, 21 Pelham Crescent à Brompton, dans la banlieue ouest. Quelques jours plus tard, le 31 mars, Mme Guizot mourait, épuisée par cette dernière grande épreuve. Elle avait quatre-vingt-trois ans et fut enterrée au cimetière de Kensal Green, où se trouve toujours sa tombe.

Pendant cette année d'exil, Henriette écrivit souvent à Juliette Lenormant dont les parents assuraient la transmission du courrier entre Guizot et ses amis en France. Lorsque le retour se précisa, en 1849, Juliette fut chargée de préparer la maison de la rue de la Ville l'Evêque. Les lettres d'Henriette à son amie sont la source principale d'informations concernant sa vie à cette époque. Son premier et constant souci, après tant de bouleversements, était la santé physique et morale de son père. Les liens familiaux se sont resserrés dans l'adversité. Henriette constatait, avec soulagement, que son père travaillait beaucoup et semblait heureux de l'affection des siens.

La foi d'Henriette prit une nouvelle dimension à la suite de cette épreuve. Elle découvrit la liturgie anglicane qu'elle aima toute sa vie : « Nous revenons de voir le beau service de communion anglican, écrit-elle, j'ai eu toutes les peines du monde à ne pas me lever pour aller communier. Si j'avais été seule je crois que je n'aurais pas hésité, mais Pauline n'a pas les mêmes idées que moi sur ce point, et je ne communierai certainement pas sans elle, mais je regrettais un peu de ne pas pouvoir m'approcher de la table sacrée. C'est

³³ Théobald-Emile Arcambal Piscatory, 1800-1870, diplomate, ami de Guizot.

³⁴ Ingénieur des Ponts et Chaussées, dont Guizot avait fait la connaissance au moment du vote de la loi de 1842 sur les chemins de fer.

³⁵ Charles-Ignace Plichon, 1814-1888, député, proche de Guizot.

pour dimanche, le pasteur qui donnait la communion aujourd'hui à l'Eglise française ne nous convenait pas du tout en sorte que nous n'irons que dimanche prochain.³⁶»

Elle appréciait le dimanche anglais dont la description permet a contrario, d'imaginer le mouvement d'activité autour de Guizot en exil : « Dimanche est un vrai jour de repos, ne fût-ce que l'apparence des rues, et le calme parfait de la maison, on se sentirait reposé ce jour là, les *maids*³⁷ ne viennent pas vous demander d'ordres toutes les cinq minutes, le facteur ne tape pas toutes les deux heures à la porte, les visites, les billets vous laissent à peu près tranquille, c'est véritablement le sabbat, le jour consacré à Dieu.³⁸ »

En effet, les Guizot ne vivaient pas dans l'isolement. Les proches s'ingéniaient à les aider. Des amitiés indéfectibles se nouèrent. Guizot restait en contact avec ses anciennes relations tant politiques qu'intellectuelles et dînait dehors pratiquement tous les soirs. Ses filles refusaient les invitations par souci d'économie³⁹.

Les problèmes d'argent étaient lancinants pour la jeune maîtresse de maison. Afin d'améliorer les finances familiales, les deux soeurs se lancèrent dans une carrière de traductrices qu'elles poursuivirent après leur retour en France. Initiée dès son plus jeune âge aux travaux d'aiguille par sa grand-mère, Henriette mettait à profit son savoir-faire : « ...J'ai fait pour le jour de naissance de Pauline, un mantelet en taffetas noir doublé, j'avais acheté le matériau en me défaisant de quelques petits objets au profit d'un *pawnbroker*⁴⁰, je m'en suis fait un autre depuis.⁴¹ »

A l'automne, de retour à Brompton, après un mois passé en Ecosse, la situation financière devint préoccupante. Heureusement, les dépenses alimentaires étaient réduites grâce aux envois de gibier de leurs amis. Néanmoins la jeune fille en vint à se demander si elle serait conduite à se placer comme institutrice dans une famille. Elle avait déjà reçu la proposition d'éduquer les enfants des Boileau⁴².

A la fin du mois de novembre, le procès⁴³ contre Guizot se termina par un non-lieu. La famille savait qu'elle pouvait désormais rentrer en France. Les communications étaient rétablies et les embarras d'argent s'atténuèrent. Les fêtes de Noël, passées chez les Boileau à la campagne, furent très gaies. Une lettre adressée à la baronne de Staël⁴⁴ évoque le bonheur d'Henriette auprès de sa famille :

« Mais je n'ose pas vous parler de mon père. Vous savez ce qu'il était pour moi, avant la révolution, mais vous ne pouvez pas savoir, vous pouvez tout au plus deviner ce qu'il est maintenant, après dix mois de vie intime, toujours ensemble, toujours occupés les uns des autres. Vous savez que mon père, tout aimable qu'il est pour ceux du dehors, pour ceux qui ne le connaissent pas beaucoup, ou qui ne vivent pas dans son intérieur, est encore mille fois plus aimable pour ceux qui vivent avec lui... Mais vous ne savez pas combien il est facile à vivre, combien les petits ennuis de la position étroite dans laquelle nous sommes lui sont légers, comme il se passerait facilement de tout, vous ne savez pas comme il est confiant, comme il partage avec nous toutes choses peines, plaisirs, sentiments etc...⁴⁵ »

³⁶ Lettre d'Henriette à Juliette Lenormant, Brompton, 11 juin 1848.

³⁷ Servantes.

³⁸ Lettre d'Henriette à Juliette Lenormant, Brompton, 30 juillet 1848.

³⁹ Une grande sortie impliquait la location d'une voiture et la présence d'un domestique.

⁴⁰ Mont-de-piété.

⁴¹ Ibid., Brompton, 11 juillet 1848

⁴² Sir John Boileau était le descendant d'un protestant nîmois réfugié en Angleterre après la révocation de l'Edit de Nantes.

⁴³ Le gouvernement provisoire avait ouvert un procès contre les ministres de Louis-Philippe accusés d'avoir fait tirer sur le peuple.

⁴⁴ Veuve d'Auguste de Staël, mort en 1827. Elle était très liée avec les Guizot.

⁴⁵ Lettre d'Henriette à la baronne Auguste de Staël, Brompton, 19 décembre 1848, archives familiales du Val-Richer.

Henriette décrit ses relations avec sa sœur : « Vous comprenez, chère Madame, mieux que personne, la nature de ma tendresse pour Pauline. Plus que jamais il s’y mêle quelque chose de maternel, depuis que notre mère n’est plus là. M^{lle} de Chabaud la remplace comme vous savez qu’elle seule peut la remplacer, mais le caractère de M^{lle} de Ch[abaud] ressemble peu à celui de ma grand-mère, qui étendait, vous le savez, son autorité sur toutes choses, je sens ma responsabilité accrue, et par conséquent le caractère prévoyant de mon affection augmente. »

C’est une lettre apaisée : « Que vous dirai-je de moi maintenant, chère Madame, si ce n’est que je suis heureuse, bien heureuse parce que ma vie me plaît, parce qu’il y a dans les services que je rends à mon père, à Guillaume, mille petites joies sans fin qu’on ne connaît que lorsqu’on les a goûtées, je suis heureuse parce que je me sens aimée et utile mais je suis heureuse parce que mon âme est en paix... »

Ce bonheur paisible après la tourmente, cette relation renouée avec le père explique le grand attachement d’Henriette pour l’Angleterre, terre d’accueil au moment où son pays rejette son père, « presque une deuxième patrie pour Guizot »⁴⁶. La langue anglaise restera synonyme de tendresse dans la correspondance d’Henriette avec ses proches. Vingt ans plus tard, dans une lettre à son père, elle rappellera « ce temps de notre séjour en Angleterre qui nous a laissé un souvenir si doux⁴⁷. » C’est dans une église anglicane de Paris qu’elle ira prier, en 1874, lorsqu’elle apprendra la fin prochaine de sa sœur.

Le retour en France

Henriette aborda l’année 1849 avec entrain. Le séjour à Londres de Cornélis de Witt, ami de Guillaume, avait fait le bonheur de toute la famille. Guizot aimait beaucoup ce jeune homme, qui plaisait fort à sa deuxième fille. Henriette préparait le retour de Guizot en France avec Juliette Lenormant. Les métrages de tissus et les nettoyagees n’étaient pas l’unique sujet de correspondance. Les Lenormant avaient donné un bal pour leurs filles, qui firent une description détaillée de cette soirée à leurs amies. Henriette répondit aux deux sœurs tout en écoutant Pauline interpréter au piano les airs de danses joués lors des fêtes chez les Boileau. Pourtant saisie du désir d’abandonner sa lettre pour tourner dans sa chambre au son du piano, elle écrivit qu’elle ne dansait ni la valse ni la polka et ajoutait : « Vous savez que je n’ai pas beaucoup de goût pour cet exercice⁴⁸ ». Contradictions d’une jeune fille pleine de vie mais inhibée par une éducation austère ! Toutefois, pour ne pas être en reste par rapport à ses amies, Henriette raconta une grande soirée chez lord Lansdowne⁴⁹, la seule à laquelle les demoiselles Guizot aient accepté de se rendre à Londres : « Nous nous y sommes très peu amusées, je prétends que c’est parce que nous connaissions tout le monde, et qu’au milieu de quatre cents personnes qu’on connaît et avec qui il faut *shake hands*, il n’y a pas moyen d’avoir un moment de conversation⁵⁰. » Henriette, qui disait refuser toutes les invitations, avait donc bien rencontré, au fil des mois, de très nombreuses relations de son père.

Après sa défaite aux élections à l’Assemblée législative le 13 mai, Guizot n’avait plus de raison de prolonger son séjour en Angleterre. Il arriva, avec ses enfants, en Normandie à la fin du mois de juillet. Cornélis de Witt, accompagné de son frère Conrad, se précipita au Val-Richer dès l’arrivée de la famille. Mme Lenormant et ses filles suivirent. Dans ce calme

⁴⁶ Douglas Johnson, Discours pour l’inauguration d’une plaque commémorative posée sur la maison de Guizot, 21 Pelham Crescent, par the English Heritage, l’administration du Patrimoine de l’Angleterre le 4 avril 2001.

⁴⁷ Lettre d’Henriette à Guizot, Val-Richer 31 mars 1868.

⁴⁸ Lettre d’Henriette à Juliette et Paule Lenormant, Brompton, 27 février 1849.

⁴⁹ Homme politique, grand seigneur anglais proche de la cour, qui organisait des réceptions superbes.

⁵⁰ Ibid., Brompton, 27 février 1849.

campagnard relatif, les visiteurs étaient nombreux ; les études des jeunes filles, interrompues par l'exil, n'en furent pas moins reprises avec enthousiasme : « Nous travaillons beaucoup, écrivait Henriette à Juliette, l'allemand marche, et nous avons repris toutes les autres langues, latin, italien, anglais et même grec vont leur train à notre grande jouissance. Nous avons Mme Austin⁵¹ depuis lundi ; elle travaille beaucoup en sorte qu'elle n'interrompt point notre vie. Du reste, vous savez que nous avons toujours du monde, des visites de Paris, de Caen ou de Lisieux, que nous avons lundi un grand déjeuner, enfin que notre calme est encore passablement animé. ⁵²» Avant de quitter le Val-Richer, elle écrivit encore à Juliette : « ... Il y a peu de choses qui me fatiguent plus que ce à quoi j'ai pourtant passé ma vie, c'est à dire de voir énormément de monde ; et il me prend sans cesse le besoin de silence et de solitude... ⁵³» Ce besoin fut comblé par la suite, peut-être au-delà des souhaits de celle qui l'exprimait.

II. Henriette, jeune femme : 1850-1874

Mariage et maternités

Guizot se préoccupait, tout naturellement, de l'avenir matrimonial d'Henriette. La révolution et l'exil avaient modifié les perspectives de mariage de sa fille. Une lettre de Dorothée de Lieven à Guizot, écrite en Angleterre en 1848, est révélatrice à cet égard : « Mariez Henriette, écrivait-elle, jusque-là j'irai bien mal. ⁵⁴ » Invité chez les Boileau avec sa famille, Guizot prolongea son séjour. Comme la princesse se plaignait de son absence, il lui écrivit : « Il y a ici deux jeunes gens qui me plaisent et dont l'un paraît se plaire fort à moi et à ce qui me tient. ⁵⁵ » D'après les lettres écrites à Juliette Lenormant, la relation d'Henriette avec Franck Boileau resta cependant du domaine de l'amitié.

L'arrivée de Cornélis de Witt à Londres et l'intérêt qu'il manifesta à l'égard de Pauline ouvrit de nouvelles perspectives car Cornélis avait un frère aîné, Conrad. Les deux jeunes gens furent les premiers invités des Guizot au Val-Richer, dès le retour d'Angleterre. Les relations continuèrent à Paris et les deux familles fêtèrent même Noël ensemble. Le 30 janvier 1850, Conrad écrivit à Rosine de Chabaud-Latour pour savoir si sa demande en mariage serait accueillie favorablement par Henriette et par son père. Le 5 février, Henriette et Conrad se promettaient l'un à l'autre. Par la suite Henriette commémora toujours dans ses lettres à sa famille l'anniversaire de cet engagement. Elle avait vingt ans, lui vingt-cinq.

Conrad était bel homme, fin et élégant. Comme son frère, il avait fait ses études à l'institution protestante de M. Keller, et avait reçu une éducation familiale austère et pieuse ; il partageait avec Henriette une foi solidement ancrée dans la tradition protestante. Outre son frère, Cornélis, qui se fiança à Pauline, dès que le mariage des deux aînés fut décidé, il avait une sœur, Elisabeth, dite Betsy. Orphelins de père et de mère, ils avaient été élevés par deux sœurs non mariées de leur mère, née Temminck, qui avaient décidé de se partager l'éducation

⁵¹ Sarah Austin traduisait *Pourquoi la révolution d'Angleterre a-t-elle réussi ? Discours sur l'histoire de la révolution d'Angleterre*, sous le titre *On the causes of the success of the English Revolution*, de Guizot, in Lotte and Joseph Hamburger, *Troubled Lives, John and Sarah Austin*, University of Toronto Press, 1985, p. 140.

⁵² Lettre d'Henriette à Juliette Lenormant, Val-Richer, 26 octobre 1849.

⁵³ Ibid., Val-Richer, 1^{er} novembre 1849.

⁵⁴ Lettre de Dorothée de Lieven à Guizot, Richmond, 10 juin 1848, archives Guizot du Val-Richer.

⁵⁵ Lettre de Guizot à Dorothée de Lieven, Ketteringham Park, 10 août 1848.

de leurs neveux. Conrad, âgé de quatorze ans au moment de la mort de sa mère, s'installa chez sa tante Alida Temminck.

Guizot était très heureux du mariage de sa fille, comme en témoigne sa lettre à son amie, Laure de Gasparin : « Je marie Henriette à M. Conrad de Witt, excellent jeune homme qui l'aime beaucoup et qui lui plaît. Il a vingt-cinq ans. Pas de richesse mais de l'aisance. Ils sont, lui et son frère, les derniers descendants de Jean de Witt. Tout m'en convient, la personne, la situation, le nom. Je crois qu'il y a là, pour ma fille, toutes les chances de bonheur qu'on peut humainement prévoir et saisir⁵⁶. »

Conrad et Cornélis étaient bien les descendants d'un Jean de Witt. Toutefois, ce dernier était un cousin éloigné du grand pensionnaire de Hollande⁵⁷, son homonyme. Les familles de Witt et Temminck appartenaient à la bourgeoisie patricienne hollandaise célèbre au XVIIe et XVIIIe siècles. Elles faisaient partie du groupe restreint qui contrôlait la Compagnie des Indes orientales et gouvernait villes et provinces marchandes des Provinces-Unies. L'arrière-grand-père de Conrad et Cornélis, Jan de Witt, était le descendant par sa mère de Dirck Jansz de Graeff⁵⁸, devenu bourgmestre d'Amsterdam à la demande de Guillaume le Taciturne, fondateur de l'indépendance des Provinces-Unies, avec lequel il était très lié. Le prince d'Orange descendait chez lui lorsqu'il venait en ville. Le fauteuil dans lequel il s'asseyait, gardé précieusement dans la famille pendant des générations, est maintenant au Rijksmuseum.

Au XVIIIe siècle, la Compagnie des Indes avait périclité. Les marchands étaient devenus des banquiers internationaux. Jan de Witt avait épousé Johanna Wilhelmina Clifford en 1779, sept ans après la faillite de la banque familiale, l'une des institutions financières les plus importantes d'Europe. L'arrière-grand-père de Johanna, George Clifford, passionné de botanique, avait le plus beau jardin de plantes rares d'Europe, grâce au savant Linné qui habitait sur place pour diriger les cultures.

A la fin du XVIIIe siècle, la bourgeoisie avait été chassée par la révolution orangiste, opposant, une fois de plus dans l'histoire des Provinces-Unies, le stathouder au parti républicain. Les ancêtres de Conrad de Witt s'étaient établis en France. Son père, Willem de Witt, avait été sous-préfet à Amsterdam sous l'Empire. Ainsi, Guizot pouvait éprouver une légitime fierté quant aux ascendants familiaux de son gendre.

Henriette et Conrad furent mariés par le pasteur Grandpierre le 18 mars 1850 au temple de l'Oratoire. La famille avait souhaité une cérémonie dans l'intimité mais les journaux avaient annoncé le mariage. Il y eut une foule mal contrôlée. Le pasteur Grandpierre a raconté l'événement dans ses Mémoires⁵⁹ :

« Un bruit sourd et inquiétant grondait au dehors, et, de la salle du consistoire où la famille et ses amis étaient occupés à signer l'acte de mariage, il était difficile de juger si le bruit que l'on entendait était favorable ou défavorable... Il y eut un moment d'indécision parmi les invités. Dans le doute, l'un des témoins, M. le Duc de Broglie, donnait le conseil de suspendre la cérémonie et de se retirer paisiblement sans l'accomplir. Alors M. Guizot, je le vois et l'entends encore, avec son regard ferme et sa voix sonore, s'écrie : « Messieurs, entrons », seulement, ajouta-t-il à voix basse en s'adressant au pasteur, abrégeons la cérémonie, bornons-nous au strict nécessaire. »

⁵⁶ Lettre de Guizot à Laure de Gasparin, Paris, 7 février 1850, p. 332 citée in *Guizot et Mme lauré de Gasparin*.

⁵⁷ Jan de Witt, 1625-1672, grand pensionnaire de Hollande pendant près de 20 ans. Il porta les Provinces-Unies à leur apogée. Après l'invasion du pays par Louis XIV en 1672, Guillaume III d'Orange, élu stathouder, déclencha une émeute populaire contre Jan et son frère Cornélis. Ils furent lynchés par la foule.

⁵⁸ Alex de Graeff-Visser, *Notes biographiques*, archives familiales du Val-Richer.

⁵⁹ Pasteur Grandpierre, *Mémoires inédits*, p. 102-103 cité par André Encrevé dans *Le rôle de Guizot dans les questions protestantes sous le Second empire*, Actes du colloque François Guizot, Revue de la Société de l'histoire du protestantisme français, janvier, février, mars 1976.

La bousculade fut grande ; les Lenormant, restés dehors, étaient furieux. Quelques jours plus tard, Pauline écrivait à sa sœur, en voyage de noces : « Juliette dit qu'elle nous aurait battus si elle nous avait rencontrés : je lui ai démontré qu'à moins de mettre dans l'église le général Changarnier et des chasseurs de Vincennes, il n'y avait pas moyen de garder 600 places.⁶⁰ »

Le couple partit pour l'Angleterre, où il fut reçu par les proches du temps de l'exil. Henriette aura souhaité faire connaître à son mari ce pays si cher à son cœur et retrouver les amis qui l'avaient tant aidée. Mais les amis des Guizot étaient des étrangers pour Conrad, qui suivait difficilement les conversations en anglais et de surcroît était en mauvaise santé. Henriette et Conrad décidèrent d'écourter leur séjour. Elle ne revint jamais en Angleterre. Ses lettres à son père et à sa sœur, écrites pendant ce voyage, ont disparu. Le silence d'Henriette offre un triste contraste avec les lettres épanouies et enthousiastes de Pauline, fiancée à Cornélis, qui reprochait à sa sœur le laconisme de ses messages.

Rares sont les lettres d'Henriette écrites au cours de ses premières années de mariage. C'est qu'elle habitait Paris, chez sa tante, Alida Temminck, 57 rue de la Madeleine, à proximité de son père et de sa sœur. Toutefois, une partie des lettres de cette époque à Guizot ou à Pauline, ont disparu. Dans celles qu'elle adresse à son père, qu'elle vousoie après son mariage, elle lui donne beaucoup de détails sur sa vie tout en se livrant peu. Elle se confie parfois, dans les lettres qui commémorent une date marquante dans la vie de la famille. Les Guizot célébraient toujours les anniversaires des vivants par une fête et des cadeaux. Ils évoquaient aussi le souvenir des disparus et des moments tragiques de leur existence.

Après le mariage de Pauline et Cornélis le 18 mai, Henriette et Conrad passèrent l'été au Val-Richer. Henriette décrivait sa nouvelle vie à sa sœur et semblait heureuse. En l'absence de Guizot, parti pour l'Angleterre revoir Louis-Philippe, le jeune couple organise son temps en fonction de goûts et d'habitudes dont il ne se départit jamais tout au long de sa vie. Pour Conrad, les activités d'extérieur, pour Henriette, la vie intellectuelle accompagnée de travaux d'aiguille. Avec bonne volonté, chacun partageait les occupations de l'autre. Conrad réparait les berges du ruisseau dans le parc pendant qu'Henriette écrivait ses lettres. Il apprenait l'allemand à sa femme et, le soir, lui lisait Augustin Thierry, Bossuet et Schiller. À son retour d'Angleterre, Guizot s'associa aux travaux de son gendre. Henriette poursuivait ses lectures et brodait à leurs côtés. En fin de journée, Guizot lisait des passages d'un ouvrage en cours. Les jeunes gens lui servaient de copistes. Après le dîner, Conrad partageait une partie de trictrac avec son beau-père.

En 1851, à Paris, les deux sœurs accouchèrent l'une et l'autre d'une petite fille, à quelques jours de distance. A cette époque, les accouchements étaient à haut risque. Leur mère, Elisa, était morte, emportée par une fièvre, deux mois après la naissance de son troisième enfant. Quelques jours avant la naissance, Henriette remit à son mari une prière et une lettre testamentaire. Elle lui écrivait : « Je sais que Dieu m'a fait la grâce de vous rendre heureux pour quelques jours, et si dans sa miséricorde, il trouvait bon de me rappeler à lui, et de confier un jour à une autre ce soin dont j'étais si fière, j'adorerais sa volonté qui est toujours si bonne et parfaite. Je ne sais pas à qui je pourrais remettre ce précieux dépôt ; si Pauline n'était pas mariée, elle est la seule personne que je connaisse digne d'un tel bonheur et capable de l'apprécier à sa juste valeur, mais elle est bien heureuse et Dieu veuille lui conserver son bonheur⁶¹. » Par la suite, à chaque naissance, Henriette laissa à son mari une lettre d'adieu et ses dernières volontés.

La fille d'Henriette, Elisa, née le 31 mai, mourut quatre mois plus tard, le 25 septembre au Val-Richer. Les circonstances de la mort du bébé nous sont connues grâce à Jean Schlumberger auquel sa grand-mère avait raconté le drame. Elisa avait contracté une

⁶⁰ Lettre de Pauline à Henriette, Paris, 21 mars 1850.

⁶¹ Lettre d'Henriette à Conrad, s. l. [Paris], 25 mai 1851.

bronchite au cours du voyage en train de Paris au Val-Richer, une passagère ayant exigé qu'on ouvre la fenêtre. La mort de ce bébé laissa, à Henriette⁶², une blessure inguérissable. Jusque dans sa vieillesse, elle évoqua dans ses lettres le souvenir de son enfant.

Guizot offrit au jeune couple un voyage de quelques mois à Rome pour l'aider à surmonter son chagrin. Henriette et Conrad partirent juste avant le Coup d'Etat du 2 décembre 1851. Visiteurs actifs, munis de beaucoup de lettres d'introduction, ils furent très entourés par les relations de Guizot. Et ils eurent le plaisir de voir arriver Guillaume, que Guizot leur envoya pour consoler son fils d'une déception sentimentale. Henriette était de nouveau enceinte, mais elle perdit l'enfant à Lyon, au cours du voyage de retour. Elle conserva, dans sa correspondance, le petit mot hâtif qu'elle envoya à son père pour lui annoncer la mauvaise nouvelle.

Au cours des années suivantes, Henriette donna naissance, à Paris, à deux filles : Marguerite, le 20 janvier 1853 et Jeanne, le 17 mars 1855. Elle n'eut plus d'autres enfants.

Dès l'automne 1854, alors que sa femme, enceinte de Jeanne, était restée à Paris, Conrad s'installait au Val-Richer, pour surveiller les travaux avant le déménagement familial et négocier avec le fermier de la propriété le rachat de ses droits. Guizot ayant retrouvé la liberté de louer la ferme, signait un bail de location avec son gendre à la fin de l'année.

La première lettre d'Henriette à son père dont nous disposons, pour cette période, est écrite au Val-Richer le 24 avril 1856. Moins réservée que de coutume, cette lettre laisse entendre que son auteur a traversé des moments difficiles. Les lettres précédentes ont disparu⁶³.

Le Val-Richer du père

Il semble que les Conrad se soient installés au Val-Richer en 1855, après la naissance de Jeanne. Pour Jean Schlumberger⁶⁴, le motif de ce changement de vie aurait été le train de vie que Conrad menait à Paris et qui aurait rapidement fait fondre le capital dont disposait le ménage. Bien des années plus tard, lorsqu'Henriette et Conrad, dans l'impossibilité de faire face à leurs échéances financières, eurent recours à l'aide de leur gendre, Paul Schlumberger, Henriette, défendant son mari, expliquait à sa fille que la situation « n'est pas vraiment en rien la faute de ton père mais la conséquence fatale d'une résolution de carrière à laquelle tout le monde l'a poussé.⁶⁵ » Elle ajoutait quelques mois plus tard : « Comme tu le dis, ma chère fille, il était trop fait pour être très riche. Il l'aurait été facilement s'il ne s'était pas épris de moi.⁶⁶ »

Conrad et Henriette revinrent peu souvent à Paris du vivant d'Alida Temminck⁶⁷. Celle-ci vécut avec ses neveux jusqu'à sa mort. D'après les lettres d'Henriette et Pauline, qui la mentionnent rarement, cette tante n'était pas facile à vivre. Au fil des ans, Henriette parvint à s'imposer à elle avec diplomatie et dévouement et M^{lle} Temminck ne pouvait plus se passer d'elle.

Guizot séjournait les deux tiers de l'année dans sa propriété. La famille de Pauline et Cornélis, en accroissement rapide et sans beaucoup de moyens financiers, vivait également au Val-Richer, suivant les déplacements de Guizot, dont Pauline tenait le ménage à Paris. En

⁶² Les lettres d'Henriette à Guizot pendant cette période ont disparu comme les lettres écrites pendant son séjour à Moulins (été 1854) chez sa belle-sœur, Elisabeth dite Betsy de Witt-Gaillard, nouvellement mariée, et les lettres écrites de Tours où elle séjournait chez les Gaillard en 1857.

⁶³ Les lettres d'Henriette à son père écrites en 1858 ont aussi en partie disparu.

⁶⁴ Jean Schlumberger, *Eveils*, Paris, Gallimard, 1950, p. 61.

⁶⁵ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris, 8 avril 1880.

⁶⁶ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 5 novembre 1880.

⁶⁷ Alida Temminck décéda au Val-Richer le 10 octobre 1868, à quatre-vingts ans.

1867, Guizot obtint deux postes d'administrateur de sociétés pour Cornélis, qui put de ce fait assurer l'éducation de ses fils dans un grand lycée parisien.

C'est aussi en 1867 que Guizot fêta ses quatre-vingts ans. Sa famille comptait alors seize personnes, avec Alida Temminck. Cornélis, le fils aîné de Pauline, a raconté la vie au Val-Richer avec son grand-père, à cette époque :

« Comme il avait la passion de la méthode et de l'ordre, mon grand-père apportait dans tous les détails de sa vie une ponctualité très grande. Il demandait qu'elle fût respectée et l'offrait en exemple à son entourage...

« ... Avant le déjeuner, on se réunissait, dans son cabinet de travail, pour le culte de famille. Je n'ai jamais entendu lire la Bible comme il la lisait... Alternativement, ma tante et ma mère terminaient par la prière cette invocation quotidienne où les représentants de trois générations s'agenouillaient pour appeler sur eux la bénédiction de Dieu...

« Après le déjeuner et l'heure, toujours impatiemment attendue, de l'arrivée du facteur, mon grand-père était tout entier à ses plantes et à ses fleurs et c'était pour nous un privilège de l'aider à arroser ses parterres ou à ramasser ses fruits.

« À deux heures, nouvelle concentration pour la leçon d'histoire de France ; comme public, nos deux mères qui prenaient des notes pour suppléer à celles, souvent imparfaites, des six petits-enfants que l'aïeul instruisait...

« Au Val-Richer et dans la soirée, si la classe avait été sage, on faisait cercle autour de l'aïeul dans le grand salon ; la lecture des grands classiques français alternait avec celle des romans de Fenimore Cooper ou de Walter Scott. Ma mère, excellente musicienne, se mettait au piano... Quelquefois on jouait des charades, où des personnages fort graves, amis et invités de la famille, ne dédaignaient pas de réclamer un rôle. A dix heures, invariablement, extinction des feux sur le signal donné par mon grand-père.⁶⁸»

Guizot a dominé de sa forte présence la vie au Val-Richer pendant quinze ans, jusqu'à sa mort. Il établissait le rythme des jours. Il décidait des travaux dans la maison et dans le parc. C'était Henriette qui exécutait les volontés de son père, assurait l'organisation de cette vaste maisonnée et accueillait les innombrables visiteurs. Les agendas de Guizot, de 1858 à la fin de sa vie, donnent une idée précise quant à l'identité de ceux qui passaient au Val-Richer lorsqu'il y résidait.

Les habitants des environs étaient les plus nombreux. Le prince Handjéri et les Rondeaux, cousins de la famille Gide, venaient en voisins de Manerbe et de La Roque-Baignard. Les curés et les maires des villages les plus proches étaient des habitués. Il y avait les cousins et les fidèles de la famille. En été, le cercle s'élargissait aux estivants, en automne, on venait chasser. Les Broglie, les Lenormant, les Béhier⁶⁹, Meurand, etc. revenaient chaque année. Les amis anglais, dont les Boileau, les Aberdeen⁷⁰, les Reeve⁷¹, Sarah Austin, et les Craik⁷² se succédaient d'une année à l'autre. Ces amis fidèles d'Outre-Manche, permirent à Henriette de garder des contacts réguliers avec le monde anglais, qui joua un rôle essentiel dans ses activités littéraires. Elle qui « aimait par-dessus tout la conversation, y apportait beaucoup de feu, parfois jusqu'à l'emportement⁷³... » bénéficia grâce à son père d'une vie sociale animée.

Beaucoup de visiteurs venaient parler politique avec Guizot qui aidait ses deux gendres dans leurs projets, Conrad sur le plan local, Cornélis au niveau national. Henriette avait fait sienne la passion de son père pour la vie publique et soutenait les ambitions des

⁶⁸ Cornélis de Witt, *Ma Famille*, Paris, S. A. de l'imprimerie de Vaugirard, 1917, p. 62-65.

⁶⁹ Dr. Béhier, camarade de classe de François, fils, était le médecin de famille des Guizot.

⁷⁰ Lord George Aberdeen, secrétaire du Foreign Office au moment où Guizot était ministre des Affaires étrangères.

⁷¹ Henry Reeve, 1813-1895, écrivain anglais, journaliste du *Times* et directeur del'*Edinburgh Review* .

⁷² Dinah Craik, 1826-1887, romancière anglaise. Son mari travaillait avec l'éditeur MacMillan.

⁷³ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 56.

deux frères. C'était elle, et elle seule, qui assurait la logistique des campagnes électorales familiales. A une époque où le suffrage universel venait de multiplier le nombre des électeurs et donc la diffusion des documents, ce travail restait du domaine familial. Henriette rédigeait souvent les professions de foi et organisait leur distribution. Il incombait à la jeune génération de préparer les paquets à expédier dans chaque commune. « Nous menons une vie de forçats, écrivait Pauline à Guillaume, mais elle touche à son terme. Nous n'avons plus qu'à expédier les derniers paquets de bulletins : 226 communes et 32.000 électeurs !... Une seconde circulaire a été rendue indispensable par le bruit que répand l'Administration sur la qualité d'Anglais de mon mari.⁷⁴ »

Malgré ses multiples occupations, Henriette partageait avec son père des heures de douce intimité. Le matin, elle lui rendait visite dans son cabinet de travail ; l'après midi, elle l'accompagnait dans ses promenades. Ce temps passé auprès de ce père bien aimé était pour elle une détente et un moment privilégié. Guizot a décrit sa relation avec sa fille à Laure de Gasparin⁷⁵ :

« La sympathie est grande entre ma fille Henriette et moi ; sympathie fort peu bavarde, car nous disons rarement et brièvement ce que nous ressentons ; mais nos instincts et nos impressions se ressemblent, et se rencontrent beaucoup, et sa présence suffit pour rompre ma solitude intérieure. Ceci soit dit sans faire le moindre tort à ma fille Pauline qui est charmante pour moi, et avec qui je vis dans une très douce intimité.⁷⁶ »

La maison se vidait à la fin du mois de décembre. Guizot et les Cornélis repartaient pour Paris. Les Conrad restaient seuls au Val-Richer avec leurs deux filles et leur tante.

L'hiver à la campagne

Au creux de l'hiver, lorsque l'humidité et le froid dominaient dans une maison mal chauffée, Henriette menait une vie austère. Le mauvais temps et les transports de l'époque n'encourageaient pas les déplacements. Les rapports avec l'extérieur se limitaient à des activités charitables dans la localité, auxquelles venaient s'ajouter quelques visites à Lisieux. Pendant quatre mois, Henriette vivait repliée sur la cellule familiale, reliée au monde extérieur par son énorme correspondance :

« J'aime extrêmement le Val-Richer en hiver, pour ce que je vois et pour ce que je ne suis pas obligée de voir... J'aime les longues perspectives sans changement, et personne n'a moins craint la monotonie. Je trouve que les livres et les pensées suffisent toujours à la variété⁷⁷ », écrivait Henriette à Marguerite, en 1878.

Dotée d'une grande capacité de travail qu'elle tenait de son père et de sa grand-mère, Henriette, réveillée dès cinq ou six heures, été comme hiver, rédigeait ses lettres, traduisait et écrivait ses livres. Ensuite, elle faisait travailler Marguerite et Jeanne, s'occupait de sa tante, assurait la bonne marche de la maison. L'après-midi commençait par une nouvelle séance de travail pour ses filles et pour elle-même, suivie d'une promenade avec Conrad, pour surveiller les travaux des champs.

Les maladies, les accidents étaient un souci constant pour Henriette, qui soignait toute sa maisonnée avec l'aide de M. Notta, médecin à Lisieux. Elle-même avait une bonne santé, malgré de très pénibles migraines, comme sa mère. Ses enfants avaient les maladies de leur âge et sa tante se fragilisait au fil des ans. D'après les lettres d'Henriette à son père, il

⁷⁴ Lettre de Pauline à Guillaume, Val-Richer, 23 mai 1863, cité in *Ma Famille* p. 53.

⁷⁵ Laure de Daunant, épouse d'Augustin de Gasparin, maire d'Orange et député.

⁷⁶ Lettre de Guizot à Laure de Gasparin, Paris, 20 février 1852, p. 375 citée in *Guizot et Mme Laure de Gasparin*.

⁷⁷ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 3 décembre 1878.

semblerait que Marguerite ait été atteinte de la poliomyélite en 1866. Paralysée des jambes pendant plusieurs mois, à la suite d'une fièvre récurrente, elle recommença à marcher à la fin d'un séjour au bord de la mer.

Les domestiques et leurs enfants avaient aussi des maladies et des accidents plus ou moins graves ; il y eut deux victimes de la tuberculose au Val-Richer. Si Henriette n'assurait pas tous les soins elle-même, elle assumait en permanence ses responsabilités vis-à-vis de ses employés, dans ce lieu isolé qu'était le Val-Richer.

C'est qu'il fallait une dizaine de personnes pour assurer la bonne marche de cette vaste maisonnée. Certains serviteurs venaient de communes voisines, d'autres de plus loin, souvent de Suisse. Ainsi la baronne de Staël, consultée par Henriette, lui proposa une cuisinière qui avait travaillé à Coppet. Henriette trouvait-elle à distance et par recommandation des gens plus qualifiés ? Voulait-elle des employés protestants pour assurer aux enfants une atmosphère religieuse homogène ? Elle ne l'écrit pas ; cela est néanmoins probable. Par la suite, sa fille, Marguerite, installa au Val-Richer, à la ferme comme dans la maison, des employés protestants, suisses ou alsaciens, qui assistaient tous au culte dominical familial.⁷⁸

Les cultes familiaux étaient présidés par Guizot lorsqu'il était au Val-Richer. En son absence, Henriette devait probablement le remplacer. En effet, Jean Schlumberger⁷⁹ raconte que, dans son enfance, sa grand-mère présidait le culte et son grand-père lisait la Bible. Il est probable que cette habitude était ancienne. Marguerite a maintenu cette tradition⁸⁰ après la mort de ses parents. Paul Schlumberger lisait la Bible, comme son beau-père avant lui.

Sa foi chrétienne, l'exemple de sa mère et de sa grand-mère poussaient Henriette à s'occuper des autres. De plus, elle était naturellement généreuse. « Quoiqu'elle sût combien l'argent coûte d'efforts à gagner, écrit Jean Schlumberger, elle était d'une nature si donnante qu'elle se serait facilement dépouillée de tout ce qu'elle possédait... Mais c'est surtout dans les élans de sa charité qu'apparut cette imagination du cœur où se décèle la bonté véritable. ⁸¹»

Depuis 1846, Henriette accueillait les pauvres qui mendiaient à la grille du Val-Richer. La situation économique dans les campagnes du Pays d'Auge s'est aggravée jusqu'à la fin du XIXe siècle provoquant un accroissement de la misère rurale. Bien qu'Henriette n'en fasse pas mention dans ses lettres de jeune femme, il est probable que les plus démunis ont continué à chercher secours au Val-Richer du vivant de Guizot. Dans sa correspondance avec Marguerite, après son mariage, Henriette évoque souvent les files de pauvres gens qui l'attendent. Les dons prenaient diverses formes, nourriture, bois, aumônes, selon la saison et l'état d'impécuniosité de sa famille.

Henriette ne se bornait pas à attendre que la misère vienne sonner à sa porte. Elle se rendait à pied au plateau des Ventes, situé au nord des bois du Val-Richer, sur la commune de Manerbe, où vivait une population misérable, venue on ne savait trop d'où et restée marginale. Cette terre argileuse était impropre à la culture et n'avait pas trouvé preneur à la fin du XVIIIe siècle : « Quelques années avant la Révolution, un appel public fut fait à tous les déshérités de la fortune... Cette population qu'on peut raisonnablement évaluer à trente personnes était à juste titre redoutée de ses voisins qui avaient intérêt à ne pas laisser divaguer leurs volailles et à surveiller leurs garennes car... elle était composée de réfractaires à la moindre contrainte sociale et surtout au travail.⁸² » C'était un secteur réputé mal famé, incontrôlé.

⁷⁸ Conversation avec Marguerite Doll-Du Pasquier, arrière petite-fille d'Henriette, Val-Richer, 21 juillet 2001. Enfant, elle passait ses vacances au Val-Richer auprès de ses grands-parents, Paul et Marguerite Schlumberger.

⁷⁹ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 50.

⁸⁰ Conversation avec Marguerite Doll-Du Pasquier au Val-Richer le 21 juillet 2001.

⁸¹ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 56.

⁸² Fernand Rault, *Manerbe, le quartier des Ventes au XIXe siècle*, in revue *Le Pays d'Auge*, décembre 1976, p. 15-16.

Henriette allait régulièrement apporter son aide aux familles, parfois accompagnée de ses filles. Présente dès qu'il y avait un accident, une maladie, un deuil, elle cherchait à soulager les souffrances et n'hésitait pas à solliciter le soutien de son père pour obtenir de l'administration parisienne des pensions pour les invalides.

Plusieurs années durant Henriette essaya d'ouvrir une salle d'asile à Manerbe pour les enfants des Ventes. C'était une école maternelle avant la lettre, destinée aux familles démunies. Ce n'est qu'en 1870 qu'Henriette réussit à convaincre la mère supérieure de la Providence⁸³, à Lisieux, de détacher une sœur à Manerbe. La famille Guizot, les Handjéri, la commune de Manerbe contribuèrent au financement de la salle prévue pour vingt-quatre enfants. Henriette pouvait écrire à sa sœur : « ...C'est un petit commencement, il n'y avait hier que quatorze enfants, mais quand on voit là des Bénard... des Motte, tranquilles, lavés, à peu près propres, apprenant à prier Dieu et à lire, on est bien content de voir même un commencement. Quand je vais être hors de tous les ouvrages pressés que j'avais à faire et que je n'ai pas pu avancer comme je voulais à cause de ma fatigue, je me mettrai aux tabliers de la salle d'asile, il les faudra de tailles bien variées⁸⁴... »

Henriette trouvait toujours du temps pour la couture, malgré ses nombreuses occupations. Aussi n'est-il pas étonnant que son autre projet éducatif ait été la création d'un ouvroir à Bonnebosq. Elle avait constaté que les femmes n'avaient pas suffisamment de connaissances en couture pour confectionner les vêtements de leur famille, ce qui leur occasionnait des dépenses évitables⁸⁵. Pour créer cet ouvroir, Henriette mit à profit une décision ministérielle de 1856, qui prévoyait de faire rémunérer par la commune, en fonction de ses moyens, la femme de l'instituteur, ou, à défaut, une autre personne qui dispenserait l'enseignement de la couture aux jeunes filles. L'ouvroir de Bonnebosq, annexé à l'école de filles et dirigé par une religieuse de la Providence, fut ouvert en 1865. Henriette en finança le démarrage et fit appel aux relations paternelles pour recevoir des aides.

Le 14 septembre 1865, le maire-adjoint de Bonnebosq écrivait au préfet pour lui exposer le projet, encouragé et surveillé par Mme Conrad de Witt, précisait-il, et lui demander une subvention pour frais d'installation et d'entretien. L'ouvroir était destiné aux jeunes filles de plus de douze ans, qui avait reçu une instruction primaire suffisante. Elles pouvaient continuer à s'instruire en suivant les cours pour adultes⁸⁶ donnés par l'institutrice⁸⁷ pendant les soirées d'hiver. Elles devaient apprendre différents types de travaux d'aiguille, qui leur seraient payés dès leur début en fonction de leurs aptitudes. La commune prenait en charge le loyer du local, la fourniture du mobilier et le traitement de l'enseignante, ce qui représentait une dépense totale de 620 francs la première année.

Dans une lettre du 15 septembre 1865, l'inspecteur primaire expliquait au préfet : « Le nouvel ouvroir de Bonnebosq est aujourd'hui fréquenté par douze jeunes filles, qui, pendant la saison d'hiver, vont participer aux leçons données par Mme l'Institutrice publique de cette commune. ⁸⁸ » Un mois plus tard, le 29 octobre, le sous-préfet rendait compte au préfet de l'ouverture d'un « ouvroir placé sous le patronage de Mme Conrad de Witt qui a fourni le mobilier de la religieuse chargée de la direction de l'établissement, la toile pour les premiers travaux. M. le Maire a évalué à 300 francs les sacrifices déjà faits par Mme de Witt. ⁸⁹ »

⁸³ La congrégation de la Providence à Lisieux.

⁸⁴ Lettre d'Henriette à Pauline, Val-Richer, 2 juillet, 1870.

⁸⁵ Mme de Witt, née Guizot, *Un ouvroir de village*, dans *Riches et pauvres*, Paris, Grassart, 1870.

⁸⁶ C'était l'époque où Victor Duruy, ministre de l'Instruction publique, donnait une forte impulsion à ce type d'enseignement.

⁸⁷ Sous le Second Empire, l'instruction des filles était généralement assurée par des religieuses, même dans les écoles communales.

⁸⁸ Archives départementales de Caen, dossier Bonnebosq.

⁸⁹ Archives départementales de Caen, dossier Bonnebosq.

Ces activités témoignent du rapprochement d'Henriette avec son environnement catholique. Au début des années 1850, la méfiance était grande entre les catholiques et cette famille protestante. Henriette eut recours à son père pour que la petite Elisa puisse être enterrée au cimetière de Saint-Ouen-le-Pin. Lorsqu'elle apportait un réconfort religieux à une mourante, elle s'inquiétait des réactions du curé. Dix ans plus tard, les curés des paroisses environnantes, comme les maires, venaient fréquemment au Val-Richer chercher l'appui de Guizot.

Henriette avait rompu son isolement et trouva du plaisir à créer ces lieux d'enseignement au service de son entourage campagnard. Son enthousiasme transparait dans ses lettres à son père et à sa sœur, ainsi que dans plusieurs de ses romans. Dotée d'un grand dynamisme, elle aimait initier des projets, comme elle aimait se rendre utile aux autres.

« Quelle ressource que le travail ! »

Pendant ce temps, Conrad gérait la ferme du Val-Richer et les champs qui en dépendaient. Si la maison et le parc appartenaient à Guizot, qui entendait être consulté en toutes choses, le domaine agricole relevait des décisions de son gendre. Celui-ci aimait la vie au grand air, les activités concrètes. Ses proches l'appelaient *the silent one*, le silencieux. Au milieu de cette famille très intellectuelle, il faisait figure d'exception.

C'était un agriculteur dépensier. Il voulait innover en fabriquant des tuyaux de drainage, idée très à la mode à l'époque mais peu adaptée au contexte agricole du Pays d'Auge, ce qui entraîna, au fil des ans, un désastre financier. Pour créer une exploitation moderne, il construisit des étables, une laiterie. En 1864, il obtint la grande médaille d'or des Agriculteurs de France ; cette distinction l'encouragea au perfectionnisme coûteux⁹⁰. Dès la fin de 1858, une lettre d'Henriette à son père, datée du 31 décembre, laissait entrevoir des difficultés financières. Elle n'avait que vingt-neuf ans et voyait l'avenir avec optimisme. Elle pouvait espérer que son mari deviendrait meilleur gestionnaire dans un contexte agricole plus porteur. En 1860, à l'occasion de leurs dix ans de mariage, elle écrivait à Pauline « Que Dieu bénisse nos maris qui nous ont tant aimées depuis dix ans. Et qu'Il nous fasse la grâce de les rendre heureux ! je crois que nous y avons réussi depuis dix ans⁹¹. »

De fait, Henriette s'engageait dans une lutte sans fin pour payer les dettes de son mari. Ce dernier se lançait avec un optimisme irréaliste dans de grosses dépenses à une époque où l'agriculture du Pays d'Auge, région de produits herbagers depuis le début du siècle, commençait à subir une crise qui allait être longue. L'arrivée du chemin de fer avait ouvert la concurrence avec d'autres régions. Les prix baissèrent, ce fut le début de l'exode rural.

Les livres de comptes conservés dans les archives familiales donnent des informations partielles quant à la gestion de Conrad pour la période 1856-1877. Les comptes de la ferme, tenus par Henriette, indiquent des dépenses de l'ordre de 60.000 puis de 50.000 francs par an, moitié pour l'élevage et moitié pour les cultures. Selon le contrat de location passé entre Guizot et son gendre, ce dernier devait verser à son beau-père un loyer de 4.000 francs pendant les cinq premières années, porté à 4.500 francs à partir de Noël 1860. Or, au bout de quelques années le loyer resta impayé.

Conrad avait espéré faire de bonnes affaires en fabriquant des tuyaux de drainage. Ce ne fut pas le cas. La fabrication fut arrêtée après quelques années. Les comptes font état de dépenses mais ne signalent aucune recette, comme si les revenus n'étaient jamais pris en considération. Il y eut certainement des ventes, mais elles ne sont jamais mentionnées. On ne

⁹⁰ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 61-62.

⁹¹ Lettre d'Henriette à Pauline, Val-Richer, 8 février 1860.

constate pas davantage de produits pour d'autres industries agricoles comme la distillerie ou la scierie.

Pour financer ces activités Conrad avait endetté son ménage. Le poids des emprunts s'était alourdi au fil des ans alors que les recettes déclinaient. Henriette demanda alors à son père et à son beau-frère de trouver une place pour son mari dans un conseil d'administration de société. C'était, espérait-elle, un moyen pour sortir d'une situation de plus en plus critique, mais les tentatives de Guizot et de Cornélis échouèrent⁹² pour l'essentiel.

Henriette publia *Une famille à la campagne*, en 1859, quelques mois après sa première alerte financière. Par la suite, elle traduisit et écrivit sans relâche pour faire face aux problèmes d'argent du ménage. La plupart de ses ouvrages étaient rédigés en hiver, période de repli et de solitude relative dans la grande maison. A partir de 1870, les soucis financiers et la crainte de voir vendue la maison de famille deviennent des thèmes récurrents dans les romans qu'elle écrit.

Dans le même temps, Guizot vieillissait et s'appuyait de plus en plus sur sa fille pour l'assister dans ses propres travaux. En 1865, il lui confia une annotation de *La vie de Jésus*, de Renan. En 1868, elle entreprit la rédaction de *l'Histoire d'Angleterre* à partir des notes de son père et sous son contrôle, puis elle aida Guizot à avancer son *Histoire de France*, commencée à la même époque.

Accablée par la multitude des tâches, Henriette se dépêchait sans cesse. Ses lettres se ressentent de cette hâte ; l'écriture en est précipitée, la ponctuation défectueuse. Comme le lui faisait remarquer son père lorsqu'elle était enfant, elle ne se donnait jamais le temps de respirer. Cette activité était un soutien psychologique pour Henriette, qui écrivait à sa sœur en 1870 : « Quelle ressource que le travail ! Si je n'avais pas pu travailler depuis dix ans !⁹³ » C'était aussi la cause d'une redoutable tension, liée à l'angoisse du lendemain. Par moments, l'épuisement guettait.

Elle ne négligeait pas pour autant ses filles. Le temps accordé à sa famille était toujours prioritaire. Ses lettres donnent d'elle l'impression d'une mère attentive et aimante, qui exerçait une tutelle morale d'autant plus forte que ses enfants étaient constamment avec elle.

L'éducation de ses filles

Dans l'esprit d'Henriette, la vie régulière et bien remplie à la campagne était en soi une source de bonne éducation pour les enfants. La cloche du Val-Richer sonnait les heures d'études et de repas. Henriette laissait de côté ses activités pour se consacrer à l'enseignement des enfants en fonction d'un horaire établi. Après le travail scolaire, elle trouvait des activités variées adaptées à chaque âge. Son goût des tâches concrètes, la proximité de la nature lui facilitaient l'élaboration d'un programme de travaux manuels. Elle était aussi une femme de lettres qui, malgré son isolement campagnard, gardait alerte son esprit grâce à la fréquentation des grands textes qu'elle aimait à faire partager aux jeunes.

Henriette a défini dans plusieurs de ses romans les avantages de l'éducation dans la maison de famille, en milieu rural. La campagne, par opposition à la ville, assurait aux jeunes un meilleur environnement éducatif. Moins gâtés, moins dispersés, ils étaient aussi moins insatisfaits. Toutefois, pour que leur vie soit régulière et bien occupée, il fallait une mère pleine de vitalité, polyvalente dans ses goûts et ses aptitudes. D'après ses lettres, d'après les

⁹² Conrad a remplacé son frère dans ses postes d'administrateur à la Société algérienne et aux mines d'Anzin pendant la durée de son mandat de député de 1871 à 1876. A partir de cette date Cornélis reprit ses différentes fonctions. Conrad conserva un poste peu rémunéré aux mines de la Grand'Combe.

⁹³ Lettre d'Henriette à Pauline, Val-Richer, 26 juin 1870.

récits de son petit fils Jean Schlumberger et de son neveu Cornélis de Witt, Henriette aimait les enfants, et s'associait avec plaisir à leurs activités. Animée et chaleureuse, dotée d'une robuste autorité naturelle, elle devait être une excellente éducatrice.

Henriette éleva Marguerite et Jeanne comme elle-même avait été éduquée. Ses deux filles vécurent au Val-Richer jusqu'à leur mariage. Du fait de l'isolement, leur mère fut leur principale éducatrice dans tous les domaines. La présence de Guizot, grand-père exceptionnel avec lequel elles passèrent toute leur jeunesse, leur apporta la dimension intellectuelle dont Henriette avait bénéficiée auprès de son père.

L'éducation des filles n'avait pas changé depuis l'enfance d'Henriette. Il incombait à la mère de transmettre à ses enfants les grands principes religieux et moraux du christianisme, tout en les préparant aux tâches domestiques. Le développement intellectuel restait accessoire. Toutefois, sous le Second Empire, une notion nouvelle apparut, celle de *self government*. Venue des pays anglo-saxons, cette notion fut bien accueillie par les protestants et très discutée dans les milieux catholiques⁹⁴. L'expression revient souvent sous la plume d'Henriette, même dans ses romans. Dans *Un nid*, la mère de famille déclare :

« L'éducation n'a qu'un seul but, c'est d'apprendre aux enfants à se gouverner eux-mêmes, avec la grâce de Dieu : aucune autorité terrestre n'est assez forte pour faire plier l'âme même d'un baby lorsqu'il veut résister ; ce que les parents désirent, c'est de voir ceux qu'ils aiment prendre eux-mêmes en main l'œuvre de leur perfectionnement. ⁹⁵»

On peut penser que les visites de femmes de lettres anglaises au Val-Richer devaient encourager Henriette à développer l'autonomie et les compétences intellectuelles de ses filles. Son amie, Dinah Craik, préconisait un niveau d'instruction élevé pour les femmes.

Marguerite et Jeanne travaillaient avec les enfants de Pauline qu'elles appelaient « frères » et « sœurs ». Ils furent élevés ensemble au Val-Richer jusqu'en 1867. Henriette, appelée « tante Conrad » par ses neveux, partageait avec Pauline l'instruction du groupe. Elle était aidée épisodiquement par M. Tabourel, l'instituteur choisi par Guizot pour l'école de Saint-Ouen-le-Pin, et par la gouvernante anglaise des enfants de Pauline, très chahutée par la petite classe.

L'anglais, dont l'étude commençait à l'âge de quatre ans dans la famille Guizot, occupait une place privilégiée. La traduction plutôt que la langue parlée était le but de cet enseignement précoce et intensif. En 1867, Marguerite, devenue Maggy pour sa mère, terminait avec sa cousine Marie leur première traduction. Elles avaient quatorze et seize ans. Henriette fit publier ce texte sous son nom⁹⁶, mais la rétribution de quelque 400 francs revint aux deux jeunes filles.

Quand les garçons arrivèrent en âge de préparer leur entrée au lycée, un précepteur fut engagé. Paul Stapfer, descendant de Philippe Albert Stapfer⁹⁷ qui avait confié la même fonction à Guizot, alors jeune provincial arrivé depuis peu à Paris, s'acquitta de cette tâche pendant trois ans. Les filles n'avaient pas accès à cet enseignement.

En hiver, lorsque les cousins étaient à Paris, Marguerite et Jeanne poursuivaient leurs études seules, avec Henriette. Leur mère leur lisait à haute voix de grands textes en évitant les passages qu'elle jugeait inappropriés pour ses filles, même lorsqu'elles avaient atteint l'âge de se marier. Les *Mémoires* de Saint-Simon, les *Lettres* de Mme de Sévigné, le *Childe Harold* de Byron et les pièces de Shakespeare faisaient l'objet de lectures expurgées. Il n'en reste pas moins que Marguerite et Jeanne furent nourries de cette belle littérature.

⁹⁴ Gabrielle Houbre, *Demoiselles catholiques et misses protestantes*, Bulletin de la Société d'Histoire du Protestantisme Français, Tome 146, 1^{er} trimestre 2000, p. 49-52.

⁹⁵ Mme de Witt née Guizot, *Un nid*, Paris, Hachette 1880, p. 235.

⁹⁶ Lettre d'Henriette à Guizot, Val-Richer, 18 mars 1867.

⁹⁷ Philippe Albert Stapfer, 1766-1840, ministre des Cultes et de l'Instruction publique de la République helvétique (1798-1800), il fut ensuite ambassadeur à Paris (1800-1803).

Enseigner la foi en Dieu, voilà qui, pour Henriette, était le plus important. L'atmosphère du Val-Richer était intensément religieuse. C'était l'époque où Guizot écrivait ses *Méditations chrétiennes*. Du fait de son isolement de protestante en milieu catholique, Henriette assumait l'instruction religieuse de ses deux filles en s'appuyant sur le cours du pasteur Grandpierre qu'elle complétait par la lecture de penseurs religieux. L'examen oral en présence des membres du consistoire existait toujours. La famille de Witt dépendait du consistoire de Caen. L'inquiétude de la mère était grande pour Marguerite car celle-ci avait travaillé avec elle dans la solitude, sans caution pastorale. Henriette avait demandé au pasteur Melon de venir au Val-Richer pour vérifier que Marguerite possédait bien les connaissances requises. Néanmoins, à la date prévue, c'est avec anxiété que la mère et la fille partirent ensemble pour Caen. Marguerite passa brillamment son épreuve et Jeanne en fit de même quelques années plus tard. Henriette, femme pasteur avant la lettre, du fait de son isolement, transmettait à ses filles ses connaissances religieuses et sa foi chrétienne.

Cependant, la pression maternelle était probablement lourde pour ces deux filles, constamment sous le regard de leur mère. Il leur fallait être à la hauteur des exigences qu'Henriette leur imposait, comme elle se les imposait à elle-même. La lutte d'Henriette contre l'oisiveté prenait des proportions que même son père réprouvait. Un jour, Guizot apprit que Marguerite se promenait dans le parc en tricotant. Pour une fois, il manifesta à sa fille sa désapprobation.

Par le biais de cette existence partagée, Henriette transmettait à ses filles son attachement à la vie de famille, qu'elle a toujours considérée comme prioritaire, et son engagement de chrétienne. Elle leur montra qu'une femme pouvait s'intéresser à la vie de l'esprit et gagner de l'argent pour faire vivre les siens, tout en remplissant le rôle que la société de l'époque lui assignait. Malgré ses opinions conservatrices quant au statut juridique de la femme, elle leur donna une image forte de femme entreprenante, intelligente et courageuse.

Une sœur

C'est le titre du livre qu'Henriette écrivit, alors que sa sœur venait de terminer un séjour dans le Midi, entre 1870 et 1871 pour raisons de santé. L'ouvrage parut d'abord en anglais et ne fut publié en France qu'en 1874, au moment de la mort de Pauline et de Guizot. Henriette y livre ses craintes quant aux drames familiaux à venir, son anxiété à la pensée des responsabilités supplémentaires qui lui incomberont, et sa hantise des menaces financières qui pèsent sur la propriété familiale. Ses pressentiments se réaliseront tous au cours des années suivantes.

Depuis leur enfance, Henriette et Pauline étaient très proches, Henriette ayant un rapport très maternel à l'égard de sa cadette. Le mariage ne les avait pas séparées. Elles avaient épousé deux frères qui s'entendaient bien. Henriette avait été au côté de sa sœur pour chaque naissance. Pendant près de quinze ans, elles avaient élevé ensemble leurs enfants au Val-Richer.

De 1867, date à laquelle Pauline s'installa à Paris pour les études de ses fils, jusqu'à sa mort en 1874, les deux sœurs vécurent séparées, éloignement qui leur fut douloureux. Henriette semble en avoir souffert davantage. Leurs lettres, quasi-quotidiennes, commençaient toujours par de petits mots tendres en anglais : « my darling, my own love ». Outre les échanges de nouvelles, elles coordonnaient la vie de deux familles entre Paris et le Val-Richer. Méthodiques l'une et l'autre, elles géraient avec efficacité cette double économie familiale.

Grâce au chemin de fer, les échanges de produits et de services étaient permanents. Le linge des Cornélis et de Guizot était envoyé chaque semaine au Val-Richer pour être lavé. Les

travaux de couture simples étaient exécutés par l'ouvroir de Bonnebosq, avec les tissus achetés à Paris. Les denrées alimentaires venaient toutes du Pays d'Auge et arrivaient généralement en bon état dans la capitale. Le potager du Val-Richer fournissait les légumes et les fruits, qui partaient aussi sous forme de compotes et de confitures. Le beurre était fabriqué à la ferme. En hiver, la viande venait d'un boucher local. En sens inverse, de la ville provenaient les fabrications plus raffinées, comme les robes et les chapeaux d'Henriette, ainsi que les services financiers.

Le rapport de confiance qui existait entre les deux couples permettait cette complémentarité. Plus délicate était la question des trains de vie respectifs. Grâce à Guizot, Cornélis était administrateur de sociétés, fonction qui lui apportait une certaine aisance financière et lui faisait rencontrer beaucoup de monde. Henriette, à la même époque, se débattait seule dans les difficultés d'argent. C'était maintenant la cadette qui cherchait à aider son aînée. Cornélis, pour sa part, cherchait pour son frère un poste d'administrateur.

Malgré cette grande solidarité et les échanges fréquents, Henriette avait peut-être le sentiment de perdre contact avec sa sœur, très occupée par sa nombreuse famille, par son mari, et par leurs relations parisiennes. La lettre qu'elle écrivit à Pauline en 1870 pour ses trente-neuf ans, laisse paraître ce regret : « Il n'y a personne pour qui ton jour de naissance ait eu tant d'importance que pour moi ; je dis personne, parce qu'il [y] a dix-huit ans de ta vie sans Cornélis, et que ni pour mon père ni pour Guillaume le 22 juin n'était une époque comme pour moi. Te souviens-tu du temps des boutiques, et des 15 ou 20 petits paquets enveloppés avec tant de soins et procédant toujours de plus en plus beau ? Que de mystères, que d'émotions et d'amusements ! Maintenant tu as sept enfants, et un gendre plus un mari qui est tout au monde, et cependant, je sais qu'il y a dans ton cœur une place et des souvenirs qui n'appartiennent qu'à moi⁹⁸. » Pauline, de son côté, débordée par ses devoirs maternels et mondains, répondit plus brièvement à sa sœur : « Tu sais si le 22 juin me rappelle notre affection et notre intimité qui n'ont fait que grandir depuis 30 ans⁹⁹. »

Quelques semaines plus tard, c'était l'invasion de la France par l'Allemagne. La famille était réunie au Val-Richer pour l'été. Cornélis décida de regagner Paris. Pauline l'accompagna avec ses deux aînés, laissant à sa sœur les cinq petits, dont François, âgé de quelques mois. Henriette resta au Val-Richer avec son père, ses filles, sa belle-sœur, Gabrielle¹⁰⁰, et les enfants de Pauline. Elle entreprit immédiatement la création d'une *Société des blessés de Lisieux*. Les femmes de la famille transformaient le linge de la maison en pansements.

A partir du 18 septembre, les communications furent coupées entre la capitale assiégée et le reste du pays. Quelques lettres parvinrent à leurs destinataires par ballon. Alors que Pauline, sous-alimentée et mal chauffée, s'épuisait à Paris sans nouvelles de ses enfants, Henriette portait le fardeau de sa maisonnée, de la *Société des blessés*, et de la campagne de Cornélis pour être élu à l'Assemblée nationale.

Au mois de décembre, les Prussiens envahirent Rouen. Les troupes françaises étant inexistantes, la Basse-Normandie était à leur merci. Les Allemands pillaient les alentours pour alimenter les régiments qui assiégeaient Paris. Sporadiquement attaqués par des Corps francs incontrôlés, ils exerçaient immédiatement des représailles sur les populations locales. À la mi-janvier, l'armée du duc de Mecklembourg, stationnée à Alençon, reçut de Moltke l'ordre de faire mouvement vers Amiens. Des détachements de cette troupe de vingt mille hommes s'approchèrent de Lisieux¹⁰¹. L'inquiétude de la famille Guizot est racontée par Marguerite, qui fêtait ses dix-huit ans au moment où l'armée prussienne se rapprochait du Val-Richer :

⁹⁸ Lettre d'Henriette à Pauline, Val-Richer, 21 juin 1870.

⁹⁹ Lettre de Pauline à Henriette, Paris, 22 juin 1870, Val-Richer.

¹⁰⁰ Gabrielle Verdier de Flaux, épouse de Guillaume Guizot.

¹⁰¹ Pierre-Jean Pénault, *Le dénouement, janvier-février 1871*, in revue *Le Pays d'Auge*, mai 1971.

« Nous ne savons si les Prussiens viendront ici, mais s'ils viennent ce serait horrible. Papa a pour 25.000 francs de vaches, veaux ou chevaux, pour 6.000 francs d'eau de vie de cidre, et en outre nous avons l'argent de la Société des blessés, 10.000 francs à Papa et Maman, les bijoux de Marraine [Pauline], ceux de Maman et de Tante Gabrielle et les ordres de Grand-Père. Nous nous sommes fait de grandes poches, Maman, Tante Gabrielle, Jeanne et moi dans lesquelles nous avons mis les bijoux, les ordres et l'argent ; j'ai pour ma part dans mes poches les diamants de Maman et de Marraine, une partie de leurs bijoux, les miens, notre argent à Jeanne et à moi, et l'ordre de la Tour et l'épée de Grand-Père. Le tout est très lourd¹⁰². »

Le Val-Richer fut épargné, l'armistice signé et la ligne de démarcation de l'occupant prussien établie à quelques kilomètres à l'est de la maison familiale, le long de la Touques.

Dans le même temps, Henriette et Conrad avaient assuré le succès électoral de Cornélis. Celui-ci apprit son élection lorsqu'il put sortir de Paris. Il rejoignit immédiatement les membres de l'Assemblée nationale à Bordeaux. Sa vie politique commençait enfin, mais dans des conditions dramatiques. La France était vaincue, l'Assemblée était contrainte d'accepter les conditions de paix de l'Allemagne. Sur le plan familial, les conséquences de la guerre étaient tragiques : l'état de santé de Pauline se détériora brutalement. Henriette a décrit avec émotion ce retour de Pauline au Val-Richer : « Ses cheveux étaient blanchis, et sa santé, bonne en apparence, avait reçu une atteinte dont elle ne devait jamais se relever.¹⁰³ »

La sœur aînée reprit auprès de Pauline son rôle maternel, d'autant plus crucial que Cornélis était loin des siens, accaparé par la politique. Toutefois, à l'approche de l'hiver, Pauline dut se résigner à partir pour Cannes. A cette époque, il était recommandé aux tuberculeux qui en avaient les moyens de passer la mauvaise saison sur la Côte d'Azur, loin de l'humidité parisienne. Henriette ne pouvait soutenir sa sœur que de loin, par ses lettres quotidiennes. Elle restait à Paris auprès de son père, de plus en plus fragile, et de ses filles, en âge de se marier et qu'il fallait accompagner dans les bals, car à l'époque il était inconcevable que des jeunes puissent danser ensemble loin du regard de leurs parents.

En janvier 1874, l'état de Pauline s'aggrava brutalement. Henriette écrivit à Conrad « J'ai été ce matin à l'église anglaise, j'avais besoin de déposer mon fardeau et de chercher des forces aux pieds de Dieu¹⁰⁴. » Elle demanda à son père l'autorisation¹⁰⁵ de partir pour Cannes où elle retrouva sa sœur pour la dernière fois. Celle-ci lui manifesta sa joie de la revoir : « Cela me donne la force d'aller jusqu'au bout, tu as bien fait de venir, lui dit-elle¹⁰⁶. » Deux jours plus tard, Pauline confiait à sa sœur ses dernières volontés : « J'ai demandé à Cornélis de rester avec vous. Il ne se consolera pas, mais je ne veux pas que sa vie soit brisée et vous seuls pouvez lui faire un *home*. Je ne suis pas inquiète de mes enfants, tu seras leur mère¹⁰⁷. » Henriette reprenait en main la maison de sa sœur et priait son père de lui permettre de prolonger son séjour. À Conrad seul, elle pouvait tout raconter : « Pauline se décharge de tout sur moi avec un abandon de confiance auquel je suis habituée, mais qui me fait d'autant plus sentir qu'elle avait besoin de moi¹⁰⁸. » Un léger mieux survint, probablement lié à l'arrivée d'Henriette. Et puis, dans la nuit du 27 au 28 février, Pauline s'éteignit : « ... Elle est restée couchée sur mon bras presque jusqu'à la fin¹⁰⁹. »

¹⁰² Marguerite de Witt, *Journal*, 29 janvier 1871, archives familiales du Val-Richer.

¹⁰³ Mme de Witt née Guizot, *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, p. 349.

¹⁰⁴ Lettre d'Henriette à Conrad, Paris, 25 janvier 1874.

¹⁰⁵ Henriette ne se déplaçait jamais sans l'autorisation de son père et de son mari.

¹⁰⁶ Ibid, Cannes, 16 février 1874.

¹⁰⁷ Ibid, Cannes, 18 février 1874.

¹⁰⁸ Ibid, Cannes, 19 février 1874.

¹⁰⁹ Ibid, Cannes, 28 février 1874.

Fin d'une vie, fin d'un livre

Henriette rentra à Paris soutenir son père, très affaibli par la mort de sa fille. Le docteur Béhier la prévint « que c'était le commencement de la fin sans qu'il la crut très prochaine¹¹⁰. » Guizot pensant sa mort proche, remania son testament et légua ses papiers à sa fille aînée¹¹¹. Ses rapports avec Guillaume étaient difficiles de longue date. Le fils avait mené une vie de bohème et s'était endetté au jeu ; il avait emprunté 50.000 francs auprès de Napoléon III alors que son père maintenait avec fermeté son opposition à l'Empereur. Avec le changement de régime, les informations concernant cet emprunt se répandirent. Henriette redouta un moment un chantage à propos des lettres de Guillaume relatives à cette dette et écrivit à son mari : « Guillaume a par M. de Rémusat¹¹² l'original de la première lettre ; maintenant que ces coquins qui les ont prises voient qu'elles ne peuvent leur servir comme un pistolet chargé, ils les rendent. Je suis cependant bien aise qu'elles ne courent pas le monde.¹¹³ » Guizot, profondément atteint dans son honneur, voulut rembourser la somme et les intérêts à l'Impératrice¹¹⁴ ; pour ce faire il vendit son Murillo et une partie de sa bibliothèque avant de partir pour la Normandie.

C'était un très vieil homme, accablé d'épreuves, qui prit le chemin du Val-Richer pour la dernière fois, au mois de mai, avec sa fille bien aimée. Henriette partait avec son père, qu'elle savait au terme de sa vie et avec les cinq enfants de Pauline dont elle avait maintenant la charge. Peu après son arrivée, l'état de Guizot devint alarmant puis s'améliora une fois de plus, mais le peu de forces qui restaient faiblirent encore pendant l'été et la fin arriva le 12 septembre.

Guizot avait commencé la rédaction du tome IV de son *Histoire de France racontée à mes petits-enfants*, qui portait sur le XVII^e siècle. Il leur avait effectivement raconté cette *Histoire de France* quelques années plus tôt, dans sa bibliothèque, pendant que ses filles prenaient des notes. Cette œuvre monumentale, publiée par Hachette, était diffusée d'abord par livraisons, avant d'être vendue en volume relié au moment des étrennes. C'était un grand succès de librairie, qui représentait un enjeu financier important aussi bien pour la famille Guizot que pour la Maison Hachette. Chaque livraison était tirée à quinze mille exemplaires. Les volumes parus étaient en cours de réimpression, mais Guizot n'était plus en état d'écrire. Les livraisons furent interrompues pendant deux mois. Si la parution ne reprenait pas, c'était l'œuvre elle-même qui était en péril.

Le père et la fille avaient alors proposé une solution, qui fut acceptée avec soulagement par Emile Templier, le gendre de Louis Hachette. Henriette reprenait la rédaction, interrompue par la maladie de Guizot. Son père lisait et corrigeait le travail de sa fille. Guizot, d'une écriture déformée par la maladie, officialisa cet arrangement le 8 juillet, par une note testamentaire :

« Je reconnais qu'à partir du 4^e volume de mon *Histoire de France racontée à mes petits-enfants* inclusivement, ma fille Henriette Guizot, Mme de Witt, a été du consentement de mes éditeurs, MM. Hachette, mon collaborateur très efficace, et que le prix comme la propriété de la moitié de l'ouvrage lui appartient à partir de ce volume¹¹⁵. »

Les livraisons reprirent à la date convenue. L'été était beau. Henriette et son père travaillaient souvent dehors. « Le travail qu'il fait, écrivait Henriette à son beau-frère, est toujours pour lui un amusement sans être du tout une fatigue, puisqu'il ne fait absolument que

¹¹⁰ Ibid, Paris, 28 mars 1874.

¹¹¹ Ibid, Paris, 8 avril 1874.

¹¹² Charles de Rémusat, 1797-1875, proche de Guizot dans sa jeunesse, député à l'Assemblée nationale en 1874.

¹¹³ Ibid., Paris, 9 mai 1874.

¹¹⁴ L'impératrice Eugénie refusa l'argent que Guizot remit à la Caisse des dépôts et consignations pour le Trésor.

¹¹⁵ Note de Guizot, Val-Richer, 8 juillet 1874, archives Guizot du Val-Richer.

relire texte et copie.¹¹⁶» Par moment, Guizot avait encore la force de s'interroger sur les grandes figures et les événements majeurs de l'époque : « Il cause assez et volontiers : quelquefois même au beau milieu du travail, ce qui ne facilite pas de raconter la politique de Jean de Witt ou la conquête des Pays-Bas.¹¹⁷» Henriette aura partagé avec son père, dans une tendre intimité de cœur et d'esprit, ce grand passé tragique des frères de Witt, dont elle portait le nom. Leur travail sur le XVII^e siècle, époque glorieuse pour la France, terrible pour les protestants, aura été pour eux l'occasion d'échanges nourris par leurs souvenirs communs. C'est pourquoi Guizot a pu dire à sa fille : « Il faut être une âme en deux corps pour travailler comme nous faisons.¹¹⁸ » Quelle douce fierté cette parole de son père a dû lever en elle !

L'état de santé de Guizot se détériorait progressivement. Au mois d'août, il devint trop faible pour continuer une lecture critique du texte de sa fille. Henriette se tourna alors vers son frère, Guillaume, que son érudition et sa finesse littéraire désignaient tout naturellement pour achever l'ouvrage. En mauvais termes avec son père à la suite du scandale causé par la révélation de son emprunt, il refusa et se borna à quelques conseils.

Henriette vivait avec son père ses derniers jours ; elle lui consacrait l'essentiel de son temps. Pourtant, il fallait assurer le fonctionnement de la maisonnée, recevoir convenablement les vieux amis, qui venaient retrouver Guizot une dernière fois, et entourer les neveux orphelins. Elle pouvait s'appuyer sur ses filles, en âge de l'épauler. Néanmoins, la tâche devait être lourde. Le matin, de très bonne heure, elle rédigeait les chapitres manquants. « Les dernières lignes du quatrième volume de *l'Histoire de France* étaient écrites, lorsque M. Guizot, cédant enfin à une faiblesse croissante, se mit dans son lit pour ne plus se relever¹¹⁹. » Dans la biographie qu'elle lui a consacrée, Henriette a commencé par cette phrase le récit de la mort de son père.

Un mois après la disparition de Guizot, le dernier chapitre du tome IV parvenait à Hachette. Il s'intitule *Louis XIV et la mort*. En terminant, dans les délais, l'ouvrage de son père, Henriette assurait le succès immédiat de l'ouvrage, mais oeuvrait aussi pour la renommée posthume de Guizot. Ce sentiment l'aura peut-être soutenue dans son immense chagrin.

¹¹⁶ Lettre d'Henriette à Cornélis de Witt, Val-Richer, 23 juin 1874.

¹¹⁷ Ibid., Val-Richer, 14 juillet, 1874.

¹¹⁸ Mme de Witt née Guizot, *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, p.360.

¹¹⁹ Ibid., *Monsieur Guizot dans sa famille et avec ses amis*, p.361.

III. Henriette prend le relais : 1875-1908

Le fardeau de la vie

« J'ai porté un si lourd fardeau que je voudrais beaucoup le voir plus léger pour vous, et cependant que de grâces dans ma vie et comme j'ai eu toutes les satisfactions profondes de l'âme¹²⁰. » Les lettres d'Henriette à sa fille Marguerite, installée à Guebwiller, en Alsace, depuis son mariage avec Paul Schlumberger en 1876, comme ses romans évoquent souvent le poids de la vie, ce fardeau qui l'écrase. Avant de mourir, Pauline avait confié sa famille à sa sœur. Elle avait sept enfants dont les trois derniers, Rachel, Suzanne et François étaient très jeunes à sa mort. Pierre et Robert, adolescents au moment de la maladie de leur mère, se trouvaient sans situation, habitant toujours l'appartement familial. L'aînée, Marie, épouse de Théodore Vernes, était atteinte d'une maladie invalidante, qui lui rendait toute activité impossible. Seul Cornélis, le fils aîné, menait sa vie de manière indépendante. Tous les autres avaient besoin de leur tante Conrad, d'autant que Cornélis, accablé de chagrin et accaparé par son travail, s'occupait peu de ses enfants.

Henriette et Conrad, toujours accompagnés de leurs neveux, partageaient leur vie entre le Val-Richer et l'appartement de Cornélis à Paris. Cette double installation était coûteuse. « Si je ne travaillais pas comme je le fais, nous ne pourrions pas passer six mois à Paris et, par conséquent, je ne pourrais pas faire pour ton oncle Cornélis ce que je désire¹²¹ », expliquait-elle à Marguerite. Aussi, Henriette était-elle contrainte d'écrire sans relâche, au Val-Richer comme à Paris, sans jamais mettre en veilleuse ses activités familiales et sociales. L'éducation de ses neveux, les soins aux malades, les innombrables visites et réceptions, les ventes de charité pour lesquelles elle préparait des ouvrages, les visites aux prisonnières de Saint-Lazare, les conférences de son frère au Collège de France, les courses pour ses filles en Alsace, la couture pour tout son monde, telles étaient les activités parisiennes d'Henriette. Il lui fallait, de surcroît, trouver le temps d'écrire. C'est pourquoi elle aurait préféré passer l'hiver au Val-Richer dans un calme relatif, d'autant que Conrad, inoccupé à Paris, s'ennuyait dans un appartement trop exigü.

Certes la vie était moins dispersée à la campagne, mais les visites étaient nombreuses, Henriette trouvant plaisir à accueillir tous ses proches. Par ailleurs, elle aidait Conrad dans sa vie d'élu¹²², en rédigeant ses lettres officielles et ses discours. « Depuis que ton père a découvert qu'il pouvait commander ses discours comme on commande des petits pâtés, avec beaucoup moins de souci que nous n'en prenons pour une robe, il se trouve fort à son aise¹²³. » En même temps, il fallait avancer le travail d'écriture.

« Sweet, écrivait-elle à sa fille, tu ne sais pas combien il y a de choses à faire dans une journée. Tu commences peut-être un peu à t'en douter, mais je pense avec repos que tu ne sauras sans doute jamais ce que c'est que de fourrer un grand et indispensable travail dans une vie qui serait par elle-même assez pleine¹²⁴. »

Henriette finissait les travaux d'histoire que son père lui avait confiés. Ils exigeaient d'elle un effort intellectuel important, d'autant plus difficile à fournir que son lot quotidien était la précipitation et la fatigue. « Si le prince Handjéri et sa longue suite veulent bien ne pas

¹²⁰ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 1^{er} août 1878.

¹²¹ Ibid., Val-Richer, 7 août 1878.

¹²² Conrad était maire de Saint-Ouen-le-Pin et conseiller général.

¹²³ Ibid., Val-Richer, 3 août 1878.

¹²⁴ Ibid., Val-Richer, 21 août 1878.

arriver trop tôt pour le goûter et le croquet, j'aurai, je crois le temps de mettre le sceau à mon œuvre, et de finir aujourd'hui mon dernier volume. Sur les sept de *l'Histoire de France*, j'en ai en réalité écrit quatre. C'est beaucoup. Depuis cinq ans j'ai terriblement travaillé. J'ai constamment le matin le sentiment que je n'arriverai pas au soir, ayant achevé ma tâche, et j'arrive par la bonté de Dieu¹²⁵. »

Henriette s'était beaucoup appuyée sur ses deux filles pour l'aider à gérer sa vie quotidienne jusqu'à leur mariage. Elles avaient épousé deux frères, Paul et Léon Schlumberger, nés dans une famille d'industriels alsaciens installée à Guebwiller, petite ville qui vivait au rythme de l'usine textile familiale. Le mariage de Marguerite et Paul fut célébré en 1876. Jeanne épousa Léon en 1879 et partit rejoindre sa soeur. Henriette était heureuse de l'établissement de ses filles dans un milieu aisé, où elles furent bien accueillies. Elle aimait beaucoup ses gendres et trouva auprès d'eux, et plus particulièrement auprès de l'aîné, Paul, un soutien qui lui fut essentiel. Néanmoins, le départ de ses filles, qui ne l'avaient jamais quittée, fut douloureux pour elle. Elles habitaient loin à une époque où les voyages étaient onéreux. L'Alsace était devenue terre allemande, ce qui compliquait les déplacements. Henriette voyait ses petits-enfants deux fois par an seulement.

Les lettres quasi quotidiennes d'Henriette à Marguerite¹²⁶, à partir du mariage de celle-ci, sont précieuses pour nous. Elle écrivait avec plus d'abandon à sa fille, avec laquelle elle semble avoir eu une grande intimité, qu'à son père ou à sa sœur. Elle pouvait penser que sa correspondance avec son père serait un jour source de curiosité d'autrui et elle ne voulait pas se plaindre auprès de Pauline.

Quand sa vie devenait trop difficile, et que le besoin d'argent se faisait pressant, Henriette puisait dans ses réactions pour nourrir ses romans. De même qu'elle avait conçu *Une sœur*, quelques années plus tôt, elle écrivit, en 1878, *Un nid*, ouvrage très autobiographique qui permet de comprendre comment elle s'organisait face à l'adversité. Henriette y met en scène une famille de sept enfants qui vit dans un manoir du Pays d'Auge. Le père, remarquable sur le plan intellectuel mais incapable de subvenir financièrement aux besoins des siens, meurt. La mère est menacée par la misère et le déclassement social : « Seule dans sa chambre... la mère, sur laquelle pesait si lourdement le fardeau de la vie, regardait au ciel, assurée d'y trouver toujours quelque lumière.¹²⁷ » A la lecture de ces pages, on perçoit à quel point Henriette savait responsabiliser les jeunes et les amener à travailler ensemble pour le bien de la collectivité familiale, laquelle n'est jamais fermée sur elle-même.

Le moment de repos attendu, de bonheur, c'était la visite annuelle qu'elle faisait à Guebwiller à sa fille et à ses petits-fils. Elle avait une tendresse particulière pour l'aîné, Jean, qui la lui a bien rendue. Toutefois, le voyage était cher. « J'emporte à traduire un petit volume dont le gain paiera mon voyage¹²⁸ », écrivait-elle à sa fille avant son départ pour l'Alsace.

De retour au Val-Richer auprès de ses neveux, reposée et heureuse de son séjour parmi les siens, elle pouvait écrire à Marguerite « Je rends grâce à Dieu de ce qu'il m'a donné tant d'enfants qui remplissent encore ma maison. A leur suite, viendront les petits enfants¹²⁹. » Si Henriette préférait sa propre descendance, qu'elle voyait peu, elle a tendrement aimé ses neveux qui avaient conscience de la grande affection qu'elle leur portait.

Depuis plusieurs années elle portait sa famille élargie tout en colmatant les brèches financières grâce à ses revenus littéraires. Mariée sous le régime de la communauté des biens, elle était légalement solidaire de son mari pour ce qui était de ses dettes. En 1879, malgré toute son énergie, Henriette se trouva dépassée par l'ampleur des échéances financières de Conrad.

¹²⁵ Ibid., Val-Richer, 17 septembre 1878.

¹²⁶ Il y a très peu de lettres entre Henriette et Jeanne dans les archives du Val-Richer.

¹²⁷ Mme de Witt née Guizot, *Un nid*, Paris, Hachette, 1880, p.28.

¹²⁸ Ibid., Val-Richer, 3 septembre 1878.

¹²⁹ Ibid., Val-Richer, 15 novembre 1878.

La crise économique atteignait tous les secteurs d'activité, y compris l'agriculture. En 1878, Conrad décida de renoncer définitivement à l'exploitation des terres du Val-Richer, qui ne lui rapportaient rien depuis longtemps, et de les mettre en location, pour un prix vraisemblablement modeste, les loyers ayant beaucoup baissé. Néanmoins, Henriette fut soulagée par la décision de son mari, qui assurait des rentrées d'argent régulières. Cependant, ce choix ne pouvait permettre au couple de régler ses dettes, que Conrad avait encore alourdies, l'année précédente, en acquérant de nouvelles terres.

Les émotions de l'âme

L'année 1879 fut, pour Henriette, une année tragique, mais aussi une année d'espoir. En janvier, son neveu, François, attrapa la scarlatine, maladie redoutable à l'époque. Malgré des efforts draconiens pour éviter la contagion, sa nièce, Rachel, en mourut quelques mois plus tard à l'âge de dix-sept ans. Henriette et sa nièce avaient une grande tendresse l'une pour l'autre. Rachel, soigneuse et attentive, aidait beaucoup sa tante dans ses tâches familiales et sa mort fut pour celle-ci un grand chagrin et une perte irremplaçable.

Au même moment, Jeanne se fiançait avec Léon Schlumberger. Henriette était heureuse de ce mariage ; cependant, très fatiguée, elle écrivait à Marguerite : « Je ne dirais à personne l'abattement qui me prend quelquefois quand je pense à ce que sera la maison sans toi, sans Jeanne et sans Rachel. Je sais que j'aurai la force quand elle viendra de Dieu, et je sais que je suis en ce moment très fatiguée outre que je suis très très triste¹³⁰. »

Bien qu'elle ne s'en expliquât pas encore à sa fille, les soucis d'argent la harcelaient. Depuis les années 1870, Henriette recherchait pour son mari, des places dans les conseils des sociétés ferroviaires et minières. Conrad avait remplacé son frère pendant son mandat de député mais Cornélis n'avait pas été réélu et avait repris ses fonctions. Avec l'établissement de la République en 1879, « les hommes capables, qui ne font plus de politique, entrent tous dans les affaires comme sous l'Empire¹³¹. » La concurrence était d'autant plus rude que la France traversait une période de crise économique générale. Cornélis voyait ses revenus d'administrateur des mines d'Anzin passer de 20.000 francs à 8.000 francs. Toutes les démarches d'Henriette échouèrent.

En 1879, Henriette et Conrad devaient environ 60.000 francs à leurs créanciers, d'après les documents familiaux disponibles. L'achat, en 1877, de la ferme de Braffy, avait encore grevé leur endettement, dont on ignore le montant. Henriette était parvenue à repousser les paiements exigibles mais les créanciers refusaient d'attendre plus longtemps. La même année, Julien Decour¹³², un cousin, annonçait qu'il ne pourrait pas rembourser un emprunt qu'il avait contracté auprès des Conrad. Enfin, le mariage de Jeanne au Val-Richer, le 14 août, fut l'occasion de dépenses supplémentaires.

Dans un brouillon de lettre du 28 juillet 1879, destiné à un financier inconnu, Henriette exposait sa situation. Il lui fallait, d'urgence, 25.000 francs qu'elle voulait emprunter sur le Val-Richer en seconde hypothèque, la maison et les bois étant déjà hypothéqués. Ce brouillon a subsisté parmi la correspondance adressée à Marguerite. Il semblerait que la lettre ait effectivement été envoyée. Dans les jours qui précédèrent la prise de cette décision déchirante, l'état de santé d'Henriette se dégrada.

Le 10 juin, Henriette écrivait encore de manière allusive à sa fille : « Cet été est un peu difficile à passer sous bien des rapports, parce que c'est un moment de transition dans toutes

¹³⁰ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris, 31 mars 1879.

¹³¹ Ibid., Paris, 12 février 1879.

¹³² Julien Decour, fils de Pauline, née Dillon, sœur d'Elisa, et de Jean-François Decour.

les vies matérielles et morales... J'espère que tu garderas longtemps l'existence simple que Dieu t'a faite, sans devoirs extraordinaires et supplémentaires, comme j'en ai toujours eu à remplir toute ma vie¹³³. » Le 14 juin, elle lui confiait : « ...les palpitations de cœur me fatiguent souvent précisément après le déjeuner¹³⁴. » Le 8 juillet, l'écriture d'Henriette était devenue illisible : « Ne t'inquiète pas de l'altération que tu dois trouver dans mon écriture. Cela provient de certaines secousses nerveuses, fruit de tout ce que j'ai subi cet hiver ; je pense que cela disparaîtra¹³⁵. » Et le 28 juillet, jour où elle rédigea son projet de lettre d'emprunt, elle lui disait : « La question de l'économie pèse beaucoup. Maintenant que notre Jeanne sera mariée, nous comptons économiser beaucoup et passer ici le plus de temps possible. J'ai tant souffert de la gêne que je voudrais bien arriver à m'en tirer. » La fatigue et les émotions avaient miné la robuste santé d'Henriette. Elle avait tout juste cinquante ans au moment de cette alerte cardiaque. Elle vécut encore près de trente ans après cette première crise, mais sa santé fut plus fragile par la suite.

Pendant le séjour de Paul et Marguerite au Val-Richer à l'occasion du mariage de Jeanne avec Léon, Henriette se décida à informer ses filles et ses gendres de la situation financière désastreuse de son ménage. À l'automne, elle pouvait écrire plus paisiblement à Marguerite : « Pour moi, cette année, les émotions de l'âme l'ont tellement emporté sur tout ce qui était extérieur que je sais à peine, par moi-même, s'il a fait beau ou mauvais. Jeanne et Rachel ont rempli mon année, nuages ou soleil. Je compte un peu sur mon mois de Guebwiller pour me reposer avant de reprendre Paris¹³⁶. »

Le travail ne perdait pas ses droits pour autant. Henriette entamait à l'automne *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*. En même temps, elle préparait un recueil de chroniqueurs d'autrefois dont elle traduisait et abrégait les textes pour les rendre accessibles à la jeunesse. La tâche était trop lourde et elle tomba malade. Ses enfants commençaient à lui fournir un soutien financier et s'inquiétaient de sa santé. Cette situation de dépendance familiale était pénible pour Henriette mais l'aide ainsi apportée lui fut précieuse. Un long cauchemar prit fin, comme l'indique une lettre à Marguerite écrite alors que l'argent arrivait d'Alsace : « Personne ne saura jamais le fardeau que j'ai porté depuis plus de vingt ans, et je serais bien fâchée que personne le sût, excepté Dieu¹³⁷. »

Léon arriva à Paris le 14 avril avec 65.000 francs. Le Val-Richer restait la propriété d'Henriette grâce à ses gendres. Conrad continua à s'endetter jusqu'à la fin de sa vie sans jamais en informer ses proches, qui se trouvaient brusquement confrontés au paiement d'échéances. C'est d'Alsace que vint le financement du train de vie du Val-Richer, des campagnes électorales du beau-père, et de ses dépenses personnelles.

Jean Schlumberger a raconté l'effort financier que durent consentir ses parents pour payer les dettes de son grand-père et la hantise de la mauvaise gestion qui en résulta : « J'admire l'abnégation avec laquelle, année après année, ils réglèrent tant de dettes. Il en ressortait de partout. Malgré les solennelles promesses que donnait mon grand-père de ne plus recourir aux usuriers, toujours, comme un enfant qui espère bien cette fois n'être pas pincé, il contractait de nouveaux emprunts. Nous voyions la consternation de ma mère et de ma tante, lorsque la lettre quotidienne qu'elles recevaient de ma grand-mère de Witt apportait une fois de plus, l'humiliant aveu d'une récidive. Sauver le Val-Richer donnait à ces trois femmes le courage de reprendre leurs intercessions.¹³⁸ »

¹³³ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 10 juin 1879.

¹³⁴ Ibid., Val-Richer, 14 juin 1879.

¹³⁵ Ibid., Val-Richer, 8 juillet 1879.

¹³⁶ Ibid., Val-Richer, 5 octobre 1879.

¹³⁷ Ibid., Paris, 8 avril 1880.

¹³⁸ Jean Schlumberger, *Eveils*, p.62-63

Le cabinet de travail de Guizot

Guizot avait légué à Henriette sa maison et ses archives. Il l'avait instituée gardienne de sa mémoire, ne pouvant confier ce rôle à son fils. On comprend qu'elle ait éprouvé sa première alerte cardiaque, au moment où elle se vit contrainte à hypothéquer pour la seconde fois la demeure de son père. La crainte qu'elle avait de perdre ce lieu de mémoire aura pesé dans sa décision de faire appel à son gendre Paul, pour payer les dettes de son mari.

Ainsi, le Val-Richer acquit, de par la volonté d'Henriette, une double vocation de maison familiale remplie de jeunes comme Guizot l'aurait souhaité et de musée. Jean Schlumberger évoque ce culte du souvenir du grand ancêtre : « Tout le monde dans la maison, jeunes et vieux, respirait cette atmosphère de vénération. Le cabinet de travail, maintenu intact, ne servait que pour le culte quotidien ; si l'on entrait à un autre moment dans ce sanctuaire, on osait à peine y élever la voix. Dans deux ressers qui prenaient jour sur cette pièce, nous contemplions avec une sorte de crainte sacrée les quatre grosses malles blindées où étaient enfermées les correspondances diplomatiques et d'autres archives¹³⁹. »

Guizot avait gardé ses correspondances diplomatiques particulières en attendant que vienne le temps où son action politique serait réhabilitée. Ce revirement ne s'étant pas produit avant sa mort, il avait légué ses archives à Henriette en lui demandant d'attendre le moment opportun pour les déposer aux Affaires étrangères. Henriette espérait un retour de la monarchie et faisait recopier les lettres de son père pour les remettre au ministère. La monarchie ne fut pas rétablie et la République s'installa durablement. L'heure de Guizot était passée. Henriette, craignant que les papiers de son père ne soient utilisés de manière hostile à sa mémoire, décida de conserver ces archives au Val-Richer. Elle entreprit également de rassembler dans la maison familiale toutes les grandes correspondances de Guizot à ses proches. Ce faisant, elle a réalisé un fonds d'archives¹⁴⁰ remarquable. L'impopularité de son père sous la III^e République limita la diffusion de ces documents. Henriette entreprit cependant de présenter Guizot sous un éclairage nouveau en montrant l'homme privé au public dans sa biographie de son père, *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*. Ce travail l'amena à lire les correspondances familiales pendant plusieurs mois. Ce retour sur le passé de son père, sur sa propre jeunesse fut émouvant pour elle. Comme toujours, dans ses écrits, les personnalités féminines l'intéressaient particulièrement :

« Je tenais à mettre ma grand-mère et ma tante [Pauline de Meulan-Guizot] en lumière et j'avais beaucoup de documents. La vie de mon père s'est passée dans une maison de verre depuis qu'il était devenu un homme public. Depuis 1830, c'est ce côté privé seul que j'aurai à faire ressortir. Je n'ai pas besoin de te dire avec quel plaisir je retrouve tous ces personnages bien aimés de sa vie et qui ont été pour moi l'objet de tant d'intérêt et d'affection sans les avoir connus¹⁴¹. »

Henriette s'adonna à cette tâche à l'automne 1879, dans une période de tranquillité relative. De retour à Paris, le cortège d'occupations qui se greffaient sur la préparation des fêtes de fin d'année ébranla une santé déjà précaire. Une phlébite obligea Henriette à s'aliter. Parmi les occupations qu'elle laissa momentanément de côté, il y avait ses visites aux détenues de la prison pour femmes de Saint-Lazare.

¹³⁹ Jean Schlumberger, *Eveils*, p.53.

¹⁴⁰ Jean Schlumberger, avec l'aide de l'historien Charles-H. Pouthas, déposa les papiers de son arrière grand-père aux Archives nationales dans les années 1930.

¹⁴¹ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 7 décembre 1879.

L'oeuvre des détenues libérées

La réforme des prisons, l'amendement moral des prisonniers étaient des causes que Guizot avait défendues. Sa fille s'était engagée après la mort de son père, lorsqu'elle prolongea ses séjours à Paris, dans l'association fondée par Elizabeth Fry¹⁴² en faveur des femmes emprisonnées, association créée à l'époque où Guizot était ministre des Affaires étrangères.

La réinsertion des femmes après une période d'emprisonnement était un objectif qui lui tenait à cœur de longue date. Enfant, elle entendait son père et sa grand-mère discuter de la nécessité de réformes dans les prisons. Sous la monarchie constitutionnelle, c'était un sujet important pour les libéraux. Victor Hugo et Tocqueville avaient entrepris des voyages d'étude sur les systèmes pénitentiaires en vigueur en France et aux Etats-Unis.

Guizot et sa première épouse, Pauline, avaient publié des articles sur les réformateurs anglais dès le début de leur mariage. En 1819, Guizot avait établi pour Decazes, ministre de l'Intérieur, le *Rapport au Roi sur les prisons*, bilan sévère fondé sur des visites effectuées par les membres du Conseil général de la Société royale des prisons. Lors de son voyage à Nîmes en 1830, il avait visité la prison locale. Sous la monarchie de Juillet, la chaîne des bagnards, le carcan et la flétrissure furent supprimés. Les ministres de l'Intérieur proches de Guizot, Adrien de Gasparin, puis Duchâtel tentèrent d'introduire différentes réformes dans les établissements pénitentiaires. Ce fut Gabriel Delessert, préfet de police et proche de Guizot, qui remplaça les hommes par des femmes pour assurer la garde des détenues. Le but de l'emprisonnement devait être la réforme morale du prisonnier. La grande discussion de l'époque portait sur l'isolement du détenu dans une cellule, comme moyen de régénération.

Elizabeth Fry était une grande figure pour Henriette bien avant que, petite fille, elle ne la rencontre au ministère des Affaires étrangères. Ce fut pour elle un événement si marquant qu'elle raconta la visite de la réformatrice dans un de ses derniers livres. Elizabeth Fry encourageait la création, en France, d'une association de visiteuses pour la prison de Saint-Lazare. Elle était venue voir Mme Guizot dans ce but. Celle-ci ne parlait pas l'anglais et Mrs. Fry ne comprenait pas le français. Alors, raconte Henriette, Mme Guizot imagina de communiquer avec Mrs. Fry par Bible interposée :

« Ce fut un trait de lumière pour la visiteuse. La Bible de Mrs Fry sortit de sa poche, et la feuilletant d'une main accoutumée, comme l'avait fait Mme Guizot, elle mis sous les yeux étincelants de cette « mère du désert », comme l'appelait M. de Sainte-Beuve, passage après passage rappelant leurs plus saintes et douces espérances. Le bonnet de la quakeresse et celui de la veuve de la Terre se rapprochaient au-dessus des saints livres, elles ne prononçaient pas une parole et cependant elles se parlaient, s'entendaient et les enfants de M. Guizot assistant en silence à cet entretien muet qui les avait d'abord étonnés, comprenaient à merveille l'émotion et la satisfaction de leur grand'mère.¹⁴³ »

Alors qu'Henriette vivait sa vie de jeune femme au Val-Richer, sous le Second Empire, les notions de gestion et d'organisation des prisons remplacèrent l'idée de réhabilitation morale des prisonniers. Une administration des prisons, commencée par Duchâtel, fut mise en place. Avec l'Empire libéral, le souci d'amendement du prisonnier réapparut. Après la défaite de 1870, le retour des Orléanistes au pouvoir relança l'esprit de réforme. Le vicomte d'Haussonville, petit-fils de la duchesse de Broglie, qui avait participé à la création de l'association des visiteuses de Saint-Lazare au côté de Mrs. Fry, proposa à l'Assemblée nationale la constitution d'une commission d'enquête parlementaire sur les prisons. Les travaux de cette commission, menés de 1872 à 1875, furent à l'origine des grands

¹⁴² Henriette a raconté la création de cette association et la rencontre d'Elizabeth Fry avec Louise Dumas dans son livre *Une belle vie, Mme Jules Mallet*, Paris, Hachette, 1881.

¹⁴³ Mme de Witt née Guizot, *Grands serviteurs*, Paris, Grassart, 1893, p. 288.

textes de loi concernant les prisons départementales et la libération conditionnelle des détenus.

C'est dans ce climat de réforme, animé par les descendants des amis de Guizot, qu'Henriette entra dans l'association d'Elizabeth Fry comme visiteuse de prison auprès des détenues protestantes. La réformatrice avait regroupé à l'origine des bénévoles protestantes et catholiques mais celles-ci durent se retirer très vite, ce qui limita l'action de l'association aux prisonnières protestantes. La baronne de Staël en fut la présidente jusqu'à sa mort en 1876. Henriette qui commença son activité auprès des détenues à cette date travailla pendant quelque vingt ans avec la nouvelle présidente, Louise Dumas, personnalité exceptionnelle avec laquelle elle noua des liens d'amitié très forts. Celle-ci, beaucoup plus âgée qu'Henriette, avait l'expérience de la vie dans les prisons, expérience dont elle la fit bénéficier.

Les prisonnières protestantes - alsaciennes, suisses et allemandes - étaient au nombre de deux cents environ. Les visiteuses leur apportaient un soutien religieux par l'évangélisation et le culte du dimanche. Celles-ci suivaient les détenues pendant leur emprisonnement et après leur libération.

Pour aider à leur réinsertion, Henriette créa, en 1882, avec Louise Dumas et d'autres amies, son *Oeuvre des détenues libérées* qu'elle appelait *l'Atelier de pliage* car les femmes pliaient les feuilles pour les livres d'Hachette, l'éditeur principal de ses ouvrages. Henriette recueillit des fonds pour financer l'ouverture d'un lieu d'hébergement au numéro 73 de la rue Dareau, et offrir une activité salariée pour une brève période. Mme Heinemann devint la directrice de la maison. Les pensionnaires y vivaient dans une grande liberté selon les principes du *self government*. Elles apprenaient l'ordre et la régularité dans le travail pour préparer leur réadaptation. Henriette les aidait à trouver du travail, un logement, à renouer avec une famille.

« Je rends grâce à Dieu d'avoir pu ouvrir cette maison, toute modeste qu'elle est ; c'est un refuge pour de pauvres créatures terriblement battues par la vie, et que le mal entoure de toutes parts ; il y avait hier une femme sortant de Doullens qui me disait, je crois que Dieu ne m'a pas abandonnée comme tout le reste puisque cette maison a été là pour me recevoir¹⁴⁴ », écrivait Henriette à Marguerite en mars 1883. Un mois plus tard, elle racontait à sa fille : « J'arrive de Saint-Lazare, où je suis poursuivie de demandes d'entrée au pliage. Il n'en reste pas autant qu'il en entre, mais c'est quelque chose qu'elles aient un asile en sortant de là¹⁴⁵. » Elle ressentait ces départs du refuge, avant que les femmes aient pu se construire un projet de vie, comme un échec de sa mission.

Quelques années plus tard, dans son *Rapport de l'œuvre pour 1887*, Henriette présenta un bilan de 1 600 journées pour l'année, qu'elle commentait ainsi : « Ce chiffre représente beaucoup d'efforts, de patience, de prières, comme aussi beaucoup de déceptions et de tristesses. Cependant celles qui ont cherché à l'Atelier un abri contre les tentations de leur vie passée, y sont, en général, amenées par de bons désirs, et nous avons la joie d'en voir plusieurs cheminer d'une façon satisfaisante dans la situation que nous avons réussie à leur procurer, ou dans les nouveaux ménages qu'elles ont régulièrement fondés. Nous avons appris à ne pas mépriser les petits commencements...¹⁴⁶ »

Jusqu'en 1887, le seul établissement pour femmes dans la région parisienne fut la prison de Saint-Lazare, 107 faubourg Saint-Denis qui regroupait des jeunes filles en correction paternelle¹⁴⁷, des prévenues, des condamnées et des prostituées. Beaucoup étaient

¹⁴⁴ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris, [18] mars 1883.

¹⁴⁵ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris, 23 avril 1883.

¹⁴⁶ Marie d'Abbadie, *Cinquante années de visites à Saint-Lazare*, Paris, Fischbacher 1889, p 225.

¹⁴⁷ *Correction paternelle* : peine d'emprisonnement prononcée par le père contre son enfant mineur de seize ans, ou à sa requête, par le président du tribunal d'arrondissement s'il a plus de seize ans et moins de vingt et un ans. Dans le premier cas la peine ne pouvait dépasser un mois, dans le second cas, six mois. Cette disposition a disparu à la fin de l'Entre-deux guerres.

condamnées à de courtes peines pour des infractions mineures. Après 1887, les prisonnières furent réparties dans plusieurs prisons en fonction de leurs peines. Les jeunes filles en correction paternelle et les femmes prévenues ou condamnées à des peines de courte durée furent envoyées à la nouvelle prison de Nanterre.

Lorsque cette prison fut ouverte, Henriette s'y rendit toutes les semaines. Jean Schlumberger, qui habitait chez elle depuis 1893, se souvient : « ... ma grand-mère comprit qu'elle perdait sa peine auprès des récidivistes et qu'il fallait borner ses efforts au relèvement des femmes condamnées pour la première fois. Elle allait chaque semaine à la prison de Nanterre et à l'ouvroir qu'elle avait fondé pour l'enseignement d'un métier aux femmes libérées. Afin d'économiser quinze centimes au cours de ces longues courses, elle grimpa, malgré son âge et sa corpulence, à l'impériale des omnibus. Jusqu'à l'écroulement de ses forces, elle refusa d'écouter ceux qui la suppliaient de se ménager¹⁴⁸. »

L'œuvre d'Henriette était devenue le *Patronage des femmes libérées*. Cette institution perdura après sa mort grâce à Marguerite qui en assura la présidence.

Les oiseaux quittent le nid

Le travail d'Henriette auprès des détenues ne la dispensait pas de ses tâches familiales auxquelles elle accordait toujours la priorité. Ses neveux grandissaient mais ils avaient encore besoin d'elle. Au début des années 1880, Suzanne avait quatorze ans et François dix. Une jeune fille ne pouvant sortir seule dans la rue avant son mariage, Henriette accompagnait sa nièce partout. Robert de Witt venait d'épouser sa cousine, Elisabeth Gaillard. Ils étaient installés avec leur bébé dans l'appartement familial. En 1881, Robert était tué d'un coup de fusil¹⁴⁹ dans les bois du Val-Richer. Henriette entoura beaucoup la jeune veuve qui continua à vivre auprès de son beau-père et de sa tante.

Pour gérer toutes ses activités, Henriette devait mener une vie organisée. De fait, elle avait du goût pour l'ordre et la vie régulière, qu'elle enseignait à ses proches comme aux anciennes détenues. Dans ses lettres à sa fille, elle se représente comme conservatrice dans l'âme, aimant les temps anciens, mal à l'aise dans l'époque contemporaine. Consciente de sa capacité à diriger les autres, elle raconte à Marguerite qu'elle aurait aimé être chef de clan écossais, par exemple, ou abbesse d'un grand monastère : « Je crois que si j'avais été dans un couvent, j'aurais été très soumise à la règle mais je me rends bien compte que le rôle d'abbesse est ce qui m'aurait le mieux convenu¹⁵⁰. » Henriette souffrait probablement de la dispersion imposée par la multiplicité de ses tâches comme elle semblait regretter de n'avoir pu occuper une fonction de direction importante, ce qui était impossible à son époque. Cependant elle aimait la compagnie des jeunes neveux qui l'entouraient et auxquels elle se savait indispensable.

Et puis, tout naturellement, en 1885, le nid familial se vida. Au printemps Suzanne et Elisabeth, se marièrent. Le sentiment de perte qu'elle en éprouva fut d'autant plus grand que, âgé de quinze ans, son neveu François menait une vie plus indépendante.

Le Val-Richer paraissait bien vide en dehors des quelques semaines d'été. Henriette, comme toujours, travaillait intensément : « C'est une bien grande ressource que le travail, pour le plaisir intellectuel comme pour le profit. Je suis contente que même dans ta vie si occupée, tu trouves un peu de temps pour t'y consacrer. C'est une bonne habitude à prendre

¹⁴⁸ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 58.

¹⁴⁹ Les circonstances du drame ne sont pas claires car la famille a préféré faire le silence sur les causes de cette mort.

¹⁵⁰ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 13 juillet 1881.

pour le temps où tous tes oiseaux seront hors du nid comme les miens. Seulement je te souhaite de rester près d'eux. Je voudrais tant être avec vous¹⁵¹ ! »

Lorsqu'elle écrivit cette lettre à Marguerite, Henriette ne savait pas encore que Cornélis renoncerait à se présenter aux élections à la Chambre des Députés, laissant le champ libre à Conrad. Comme elle l'avait toujours fait, elle assura la logistique de la campagne mais, cette fois, elle était seule pour accomplir cette tâche : « C'est la première fois que je conduis la partie matérielle d'une élection sans mes filles, et je ne trouve pas l'expérience agréable du tout. Je ne parle pas de la longue solitude des journées où je suis si occupée sans pouvoir parler à personne de ce qui m'occupe ou me préoccupe¹⁵². » Les efforts d'Henriette furent récompensés par l'élection de son mari à la Chambre.

Cette nouvelle fonction amena Conrad et Henriette à s'établir à Paris, dès 1886, au moment même où ils avaient envisagé de passer plus de temps au Val-Richer. Henriette était toujours très occupée, mais elle n'avait plus le sentiment d'être indispensable à sa famille. Alors qu'elle aurait pu mener, enfin, une vie plus paisible, elle paraît déprimée, songeant à sa mort. « ... il me semble que maintenant qu'il n'y a plus personne sauf mon mari, qui ait vraiment très besoin de moi, *I could easily slip the cable for the ocean of God's life*¹⁵³. » Et quelques jours plus tard, elle ajoute : « J'ai encore bien à faire, mais hélas rien d'indispensable¹⁵⁴. »

Ce moment, Henriette le redoutait depuis plusieurs années. Elle avait eu deux missions à remplir vis-à-vis de son père et de sa sœur qu'elle avait accomplies. Les enfants de Pauline étaient élevés, elle avait fait son possible pour la mémoire de son père. Ses devoirs envers ces êtres chers étant terminés, il lui semblait qu'elle devait mourir à son tour.

Il lui restait son mari. Elle parlait toujours de lui avec tendresse, regrettant ses absences fréquentes, célébrant l'anniversaire de leurs fiançailles le 5 février. « Je lui dis tout, même ce qu'il n'écoute pas ou ce qu'il se contente d'accueillir par un petit grognement¹⁵⁵ ». Et le jour anniversaire de leur mariage, elle écrivait : « ... Je pense avec une profonde reconnaissance à ce bonheur qui a adouci tant de chagrins et d'inquiétudes et allège tant de fardeaux. Je sais que ton père a été heureux, malgré des privations qui lui ont été plus pénibles qu'elles ne l'auraient été à ton mari... C'est par sa sérénité et sa ferme patience qu'il m'a bien souvent aidée et calmée, sans compter le dévouement qui a simplifié toutes les tâches que j'ai eu à remplir¹⁵⁶. »

Cependant, nous constatons en lisant ses romans que l'auteur fait souvent mourir au fil des pages les chefs de famille responsables de la ruine de leur famille. Peut-être est-ce une indication d'une rancoeur inconsciente d'Henriette vis-à-vis d'un homme qui lui fit connaître une vie si difficile par son inconséquence financière.

Jean Schlumberger, dans sa jeunesse, a observé la faiblesse de son grand-père, écrasé par la personnalité de sa femme, et son indifférence intellectuelle auprès d'une épouse très cultivée.

« Il [Conrad] était très adroit de ses mains et aimait à exécuter au tour, dans l'atelier qu'il avait sous les combles du Val-Richer, de menus travaux de guillochage. Sa femme le rejoignait pour lui faire la lecture. L'idée qu'une telle chose eût été possible nous irritait dans notre respect pour elle. Nous lui demandâmes un jour : « Mais comment pouvait-il entendre,

¹⁵¹ Ibid., Val-Richer, 26 mai 1885.

¹⁵² Ibid., Val-Richer, 17 septembre 1885.

¹⁵³ Ibid., Paris, 6 avril 1886. Traduction : Je pourrais facilement lâcher le câble pour l'océan de la vie de Dieu.

¹⁵⁴ Mot souligné par Henriette, Ibid., Paris, 17 avril 1886.

¹⁵⁵ Ibid., Paris, 5 février 1882.

¹⁵⁶ Ibid., Paris, 18 mars 1882.

avec le tapage que faisait la pédale ? » - « Je forçais la voix », nous dit-elle. Et tout jeunes que nous étions, nous devinions des conflits humiliants qu'on nous avait tenus cachés.¹⁵⁷ »

D'après son petit-fils, Conrad eut une liaison « dans son âge mûr. »¹⁵⁸ Henriette le savait-elle ? Nous l'ignorons.

André Gide, adolescent, a bien connu Conrad et Henriette car il venait en voisin au Val-Richer retrouver François de Witt pendant les vacances d'été, au cours des années 1880. Son jugement sur le couple, sous les initiales de M. et Mme de R, moins passionné que celui de Jean Schlumberger car plus extérieur à la famille, est néanmoins concordant :

« Extrêmement bon et honnête, il manquait un peu de caractère, d'étoffe, ou enfin de je ne sais quoi qui lui eût permis de présider autrement que par l'âge et qu'en apparence, à cette table de famille nombreuse où les éléments les plus jeunes n'étaient pas toujours les plus soumis ; mais l'excellent homme avait déjà de la peine à faire figure suffisante aux côtés de sa femme, dont la supériorité l'exténuait. Mme de R... était du reste très calme, très douce et suffisamment prévenante ; rien dans le ton de sa voix ou dans ses manières ne cherchait à imposer ; mais, sans dire peut-être des choses bien neuves ou bien profondes, elle ne parlait jamais pour ne rien dire et n'exprimait jamais rien que de sensé, (j'ajoute à mes souvenirs d'enfants d'autres souvenirs plus récents) de sorte que l'ascendant était réel qu'elle exerçait sur tous comme une naturelle souveraineté¹⁵⁹. »

Jean Schlumberger et André Gide étaient des familiers du Val-Richer pendant les périodes de vacances. C'était le moment de l'année où Henriette retrouvait sa famille autour d'elle avec ses petits-enfants et ses neveux. Elle entretenait avec passion le souvenir de son père auprès des jeunes et perpétuait les traditions qu'il avait instaurées.

Il restait à Henriette une dernière grande tâche familiale à accomplir. Elle avait six petits-fils alsaciens. L'Alsace était une province du Reich depuis la défaite de 1870. Les six garçons devaient faire leur service militaire sous le drapeau allemand, à moins de quitter définitivement Guebwiller avant l'âge de seize ans. Il était inconcevable que les descendants de François Guizot soient soldats dans l'armée allemande. Alors, Marguerite et Jeanne envoyèrent leurs fils chez Henriette. Jean arriva le premier en 1893, suivi de ses frères, puis de son cousin. En 1889, Conrad et Henriette avaient déménagé 56 rue de la Boétie, après la mort de Cornélis. Henriette avait soixante-quatre ans lorsque Jean s'installa chez elle.

Paul et Marguerite confiaient à Henriette des jeunes gens en pleine adolescence, dans une période cruciale de leur vie scolaire. Ces garçons avaient suivi leurs classes secondaires en allemand ; il leur fallait maintenant réussir au lycée tout en changeant de langue. De plus, ils étaient tout à fait dépaysés à Paris, ne connaissant que l'Alsace et le Val-Richer où ils passaient leurs vacances d'été. Henriette assumait cette nouvelle responsabilité, pendant sept ans, mais sa santé se détériora gravement à la fin des années 1890. En 1900 Paul et Marguerite quittèrent définitivement l'Alsace pour s'installer à Paris avec leur dernier fils, Maurice, en âge de partir à son tour.

C'est au cours de ces années que Conrad se distingua par une attitude résolument favorable à Dreyfus, qui lui coûta son siège de député conservateur. Son petit-fils Jean raconte : « Il appartient à l'un des premiers groupes qui, persuadés de l'innocence de Dreyfus, se passionnèrent pour la révision de son procès... Convaincu de l'erreur judiciaire, il passa outre à tout souci de prudence. Pendant des mois, malgré les protestations de ses électeurs, malgré l'indignation d'une partie de sa famille, il ne tergiversa pas et, après chaque vote, en

¹⁵⁷ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 60-61. Henriette raconte, elle-même, cette anecdote dans *Un jardin suspendu*, Paris, Hachette, 1885, p. 17.

¹⁵⁸ *Ibid.*, p. 62

¹⁵⁹ André Gide, *Si le grain ne meurt*, Paris, Gallimard 1955, Collection Folio p. 173

face du bloc antirévissionniste formé de la droite tout entière, il n'eut pas peur de voir son nom figurer tout seul sous la rubrique « député conservateur ayant voté pour¹⁶⁰. »

Henriette, en très mauvaise santé aux alentours de 1897-1898, écrivait des billets illisibles, ce qui laisse penser qu'elle fut victime d'une atteinte cardiovasculaire. On déchiffre le nom de Scheurer-Kestner sur une carte à Conrad, qu'elle envoya d'Alsace. Les Schlumberger connaissaient cet industriel de Mulhouse, qui fut lui aussi un des premiers à se convaincre de l'innocence de Dreyfus. Le sénateur et le député auront lutté de concert pour la justice.

A Paris comme au Val-Richer, c'était Marguerite qui prenait les rênes. Une nouvelle attaque priva Henriette de la parole et d'une grande partie de ses facultés mentales. Elle mourut quelques années plus tard à Paris le 6 mai 1908, âgée de soixante-dix-huit ans, et fut enterrée auprès de son père et de sa sœur dans le cimetière de Saint-Ouen-le-Pin.

IV. Henriette femme de lettres

Henriette a écrit pendant près de quarante ans, de 1858 à 1897, publiant deux à trois livres par an, sans compter les traductions. Elle a composé plus d'une centaine d'ouvrages, destinés aux jeunes filles pour la plupart. Elle rédigeait très vite, avec une grande facilité d'imagination et de plume et pouvait se fier à son excellente mémoire pour écrire sans notes. Les projets se succédaient aisément dans son esprit, jamais elle n'était à court d'idées pour commencer une nouvelle histoire. Lorsqu'elle se mit à souffrir de la crampe de l'écrivain, elle apprit à se servir d'une des premières machines à écrire, sur laquelle elle tapait avec un doigt.

Comme Pauline et Elisa, les deux femmes de son père, Henriette a toujours travaillé pour gagner de l'argent à une époque où il n'existait guère d'autre activité lucrative pour une femme de la bourgeoisie. Avant d'écrire ses propres œuvres, elle a beaucoup traduit pendant dix ans, de 1848 à 1858. L'exil en Angleterre et les soucis financiers qui en résultèrent furent à l'origine de ses premières traductions. De retour en France, Guizot vécut de sa plume. Pour subvenir aux dépenses domestiques, il faisait traduire par ses filles de longs ouvrages en plusieurs volumes, dont il assurait l'annotation et la préface. Avec Pauline, Henriette traduisit *l'Histoire de la fondation de la république des Provinces-Unies* de John Lothrop Motley, puis les pièces de Shakespeare. À la même époque, elle s'attaqua à des romans historiques écrits par des femmes de lettres anglaises ; ce genre littéraire connut en effet beaucoup de succès en France, dans les années 1850. Après la mort de Guizot, la traduction devint une activité secondaire pour Henriette, très occupée par ses propres œuvres. De temps à autre, elle supervisait des traductions de petits romans qu'elle confiait à d'autres dames et proposait ensuite à ses éditeurs.

La première publication d'Henriette, *Edouard III et les bourgeois de Calais*¹⁶¹, parut en 1854 sous le nom de Guizot qui avait un contrat avec Hachette pour superviser la production d'ouvrages destinés à la Bibliothèque des chemins de fer. Cependant c'est en 1858, lorsque les difficultés financières de son ménage devinrent pressantes, qu'Henriette

¹⁶⁰ Jean Schlumberger, *Eveils*, p. 68

¹⁶¹ *Edouard III et les bourgeois de Calais, ou les Anglais en France*. Ouvrage revu par M. Guizot. Paris, L.Hachette, 1854, 96 p. Note dans le catalogue la Bibliothèque nationale : (par Mme Conrad de Witt, d'après Lorenz)

commença à écrire ses propres oeuvres. Il est possible que les soucis d'argent aient suscité chez elle une vocation qui ne se serait pas épanouie si Henriette n'avait été poussée à l'écriture par la nécessité. Dans son roman *Une sœur* l'héroïne, Elisabeth, à laquelle Henriette a donné son deuxième prénom, a la passion des mathématiques, domaine du père, un illustre savant. Un jour il découvre que sa fille étudie cette matière en cachette, dans le grenier. Surpris, il lui donne des cours. Pour être à la hauteur des exigences paternelles, Elisabeth étudie des heures durant, mais le décès de sa mère, morte jeune de la tuberculose, lui a laissé la responsabilité de ses frères. Le plus jeune a un accident. Elisabeth arrête ses études car « elle s'était laissée entraîner par une passion égoïste, inconsidérée, sans se rappeler que le bonheur de ses frères dépendait d'elle...¹⁶² » Elle reprend pendant quelques mois les mathématiques pour préparer un de ses frères au concours d'entrée des grandes écoles ; puis, le concours réussi, l'héroïne se marie avec un jeune industriel de province. De mathématiques, il n'est plus question.

Or, quelques années après la parution de ce roman, les deux filles d'Henriette épousèrent deux jeunes industriels alsaciens. Ceux-ci apportèrent leur aide financière à leurs beaux-parents au moment où ils ne pouvaient plus faire face à leurs échéances. Les filles d'Henriette espéraient que leur mère travaillerait moins, mais Henriette écrivit à Marguerite :

« Je ne suis pas fatiguée, je suis harassée, ce qui n'est pas du tout la même chose, et le moindre soulagement du fardeau de soucis me fera un bien énorme. Ce que vous aviez fait cet hiver était déjà très suffisant. Je veux travailler¹⁶³, je travaillerai plus que jamais quand il s'agira de remplacer pour vous ce que vous aurez fait de sacrifices, mais je travaillerai sans me dévorer. C'est tout pour moi. Tu me connais trop bien pour ne pas sentir la vérité absolue de ce que je dis là¹⁶⁴. »

Certes, l'assistance généreuse de ses gendres n'était pas facile à accepter pour Henriette, mais il transparaît aussi chez elle une peur que sa famille, par souci de sa santé, ne l'empêche de poursuivre son métier d'écrivain. Elle éprouvait un vrai plaisir à écrire, comme en témoignent ses lettres à Marguerite, une jubilation à imaginer ses histoires et à laisser ensuite courir sa plume. Elle était fière de son exactitude à rendre son travail dans les délais de l'éditeur, malgré les innombrables vicissitudes de sa vie quotidienne. Après avoir écrit la lettre précitée, elle rédigea encore une trentaine d'ouvrages.

Du vivant de Guizot, Henriette écrivit une vingtaine de livres. Comme son héroïne, Elisabeth, elle fit sien le domaine intellectuel de son père. Après avoir commencé par des livres de piété et des histoires pour enfants, elle publia les *Mémoires de Mme de Mornay*. Cette première recherche sur une femme de la noblesse protestante au XVI^e siècle, l'encouragea à entreprendre une biographie de Charlotte de La Trémoille¹⁶⁵, comtesse de Derby, héroïne royaliste pendant la Révolution d'Angleterre. Avec l'histoire de cette grande dame, capable d'organiser dans son château la résistance militaire contre ses assaillants, Henriette trouva sa source d'inspiration : le courage au féminin. Les femmes qui relèvent les grands défis de l'existence constituent le fil conducteur de son œuvre. Henriette écrivit cette biographie à partir de correspondances d'époque, qui lui apportèrent une documentation inédite sur son héroïne ; ses ouvrages suivants furent des romans historiques, moins exigeants sur le plan des sources.

D'origine anglaise, ce genre littéraire relève à la fois de l'histoire pour le contexte et de la fiction pour l'intrigue. L'auteur se doit d'avoir une connaissance précise de l'époque

¹⁶² Henriette de Witt, *Une sœur*, p. 56.

¹⁶³ Mots soulignés par Henriette.

¹⁶⁴ Lettre d'Henriette à Marguerite, Paris 6 avril 1880.

¹⁶⁵ Charlotte de La Trémoille, 1601-1664, fille du protestant Claude de La Trémoille et, par sa mère, petite-fille de Guillaume le Taciturne. Son mari, le duc de Derby, combattit aux côtés des deux Charles pendant la Révolution d'Angleterre et fut exécuté en 1651. Elle dirigea seule la défense du château de Latham, assiégé par les troupes de Cromwell.

dans laquelle il campe ses personnages. Grâce aux grands écrivains qui avaient donné leurs lettres de noblesse à ce type d'ouvrage, le roman historique pour jeunes devenait à la mode. La société acceptait depuis peu que les femmes s'intéressent à l'histoire. Une nouvelle génération de femmes de lettres, spécialisées dans le livre pour la jeunesse, développa ce type de littérature. En adoptant ce mode d'expression littéraire, Henriette restait dans le domaine historique de son père, tout en trouvant le mode d'écriture qui lui convenait. Les récits élaborés à partir de chroniques de l'époque ont été sa forme d'expression privilégiée tout au long de sa vie littéraire. Ainsi, dans l'ombre de son père, la fille édifiait une œuvre personnelle.

Guizot aidait Henriette dans ses recherches documentaires et la conseillait dans son travail d'écriture. Grâce à lui, elle obtint en 1869 le Prix Monthyon¹⁶⁶ de l'Académie française pour ses *Scènes d'histoire et de famille*. Le père introduisit sa fille dans le monde littéraire anglais. Charlotte Yonge, auteur de romans historiques célèbres à l'époque, avait écrit à Guizot pour obtenir des précisions historiques avant de se lancer dans un de ses romans. Il confia la réponse à sa fille, qui entra de manière durable en correspondance avec cette femme de lettres. Le ménage Craik séjourna plusieurs fois au Val-Richer pour voir Guizot. Dinah Craik, également romancière, devint une grande amie d'Henriette. Charlotte Yonge et Dinah Craik l'aidèrent à diffuser ses livres dans le monde anglophone. De son côté, Henriette contribua à la traduction et à la publication des œuvres de ses amies en France. Au fil des ans, elle sut faire siennes les relations féminines de son père dans le monde littéraire anglais. Par contre, il n'existe pas, dans les archives du Val-Richer, d'échange de correspondance d'Henriette avec les femmes de lettres françaises.

Célèbres en Angleterre, les noms de Guizot et de Witt furent un atout pour Henriette. La grande réformatrice, Josephine Butler¹⁶⁷, lui demanda en 1869 de collaborer à un nouveau magazine international consacré à la question des femmes, estimant que ses deux noms illustres, Guizot et de Witt, aideraient au lancement de la revue. Deux ans plus tard, le Révérend Thomas Guthrie¹⁶⁸ lui écrivait : « Your signature is made up of two famous names ; I will regard it as a great advantage to the *Sunday Magazine* to have such colours nailed to its mast¹⁶⁹. »

Les récits historiques d'Henriette alternent avec les romans contemporains. L'auteur reprend dans ses ouvrages beaucoup d'éléments de sa vie personnelle et laisse transparaître des sentiments qui n'étaient pas exprimés dans ses lettres. Un thème revient de manière récurrente à partir de 1870 : la ruine financière d'une famille bourgeoise occasionnée par les mauvaises affaires des maris ou des pères. Ces hommes sont vertueux et respectés de leurs proches, mais effacés sur le plan familial. Ils meurent avant la fin de l'histoire. La mère ou la sœur aînée est toujours l'âme de la famille, entourée d'enfants à élever dans une grande précarité matérielle. Elle est, bien sûr, courageuse et dévouée, déterminée et optimiste. Face à l'adversité, elle crée une équipe familiale soudée en suscitant la bonne volonté et l'initiative de ses proches.

Ingénieuse, dépourvue de timidité, l'héroïne trouve pour gagner de l'argent des solutions qui impliquent l'habileté manuelle et la capacité d'enseigner. Elle ouvre des ateliers,

¹⁶⁶ L'Académie française décerne deux prix Monthyon. Un prix littéraire « en faveur des Français qui auront composé et fait paraître le livre le plus utile aux mœurs. » C'est celui que remporta Henriette. Un prix de vertu « en faveur des Français pauvres qui auront fait dans l'année l'action la plus vertueuse. »

¹⁶⁷ Lettres de Josephine Butler à Henriette de Witt, Liverpool, 3 mai et 30 juin 1869, archives familiales du Val-Richer.

Josephine Butler, 1828-1906, est célèbre pour sa lutte contre la prostitution.

¹⁶⁸ Thomas Guthrie, 1803-1873, pasteur et philanthrope qui eut un rôle important dans le développement de l'enseignement primaire en Ecosse.

¹⁶⁹ Lettre du Reverend Thomas Guthrie à Henriette, Edinbourg, 28 décembre 1871.

« Votre signature est faite de deux noms illustres ; ce sera, à mon sens, très précieux pour le *Sunday Magazine* de pouvoir afficher de telles couleurs à son mât. »

des pensionnats, ou des petites écoles. Ces activités ont des retombées positives ; elles améliorent l'éducation des filles, apprennent à celles-ci des métiers qui sont source d'emplois. Henriette était pour cela partie de son expérience personnelle, la fondation d'un ouvroir et d'une salle d'asile, pour imaginer la création de petites entreprises lucratives.

A la lecture de ses livres, on pourrait penser qu'Henriette était féministe. Or, elle est restée très conservatrice, ne remettant jamais en cause les structures sociales, en particulier l'inégalité de l'instruction dispensée aux garçons et aux filles. En 1888, elle publia *Les femmes dans l'histoire*. Dans la préface, dédiée à sa mère dont elle cite un texte sur la supériorité des hommes, elle prend position contre les revendications féministes en faveur des droits civils et politiques des femmes ; sa crainte était que l'égalité des droits ne porte atteinte à la cellule familiale. C'était l'époque où ce principe de l'égalité se répandait dans les milieux philanthropiques dont Henriette faisait partie. En 1889, au *Congrès des œuvres et institutions féminines*, la question des droits civils et politiques des femmes fut abordée pour la première fois, sans pour autant faire l'objet d'une prise de position.

L'œuvre d'Henriette témoigne de sa certitude que les femmes sont fortes, mais cette force n'a de sens que dans le dévouement à leur famille d'abord, à leur foi, à leur patrie et à leurs convictions ensuite. L'auteur eut l'occasion de mettre ses principes en pratique avec la montée de l'antisémitisme français au cours des années 1880. Au moment où les députés antisémites étaient élus en nombre à la Chambre, où Drumont faisait paraître *La France juive*, Henriette publia, en 1885, *Un héritage*, son dernier roman, dont le thème est l'entraide et l'estime entre une famille juive et une famille chrétienne.

Une jeune femme chargée d'une famille nombreuse à la campagne et ruinée par les spéculations malheureuses du père, recherche l'aide d'un industriel juif qui lui propose la confection de chapeaux à domicile. Elle ouvre un atelier familial et réussit les modèles demandés. Bientôt il faut embaucher des ouvrières, ce qui assure un salaire à des familles démunies. Le frère aîné, malgré ses préjugés antisémites, accepte d'entrer en apprentissage dans l'usine de teinture de l'industriel à Paris et devient l'homme de confiance de celui-ci. Le patron meurt ; son épouse et l'héroïne unissent leurs efforts pour créer un orphelinat avec l'appui de leurs proches. Henriette raconte le rapprochement progressif des deux familles, qui surmontent leurs préjugés grâce à leurs efforts communs face à l'épreuve. En partant de son intrigue préférée, l'auteur construit, pour ses jeunes lectrices, une histoire de tolérance et de respect de l'autre. Quelques années plus tard, les prises de position publiques de Conrad en faveur de Dreyfus confirmaient l'engagement du couple en faveur de la justice.

Tout en écrivant ses propres ouvrages, Henriette termina après la mort de son père les œuvres historiques que Guizot avait laissées à l'état de projet et qu'il avait demandé à sa fille d'achever. Entre 1875 et 1879, elle rédigea d'abord le tome V de *l'Histoire de France* puis, *l'Histoire d'Angleterre racontée à mes petits-enfants*, commencée en 1869, enfin *l'Histoire de France de 1789 à 1848*. Guizot n'ayant laissé que quelques plans très généraux, ce sont ses notes à elle, prises pendant les cours faits par son père à ses petits-enfants, qui servirent de base au texte. Ce travail, l'œuvre de son père qu'elle achevait en sa mémoire, était sa fierté. Toutefois, sans le dire explicitement, elle semble bien avoir eu conscience d'atteindre ses limites intellectuelles. Elle raconte à sa fille Marguerite ses difficultés à présenter de manière synthétique les campagnes napoléoniennes ou les débats parlementaires du XIXe siècle. De plus, toujours bousculée, le temps lui manque pour faire des recherches approfondies. On sent, dans ses lettres, Henriette écrasée par l'ampleur de la tâche. Mais, toujours positive, elle s'encourage à l'idée de produire un ouvrage clair, de lecture aisée, à défaut d'une grande œuvre historique.

Dès que ce grand cycle fut bouclé, Henriette entreprit de publier des chroniqueurs d'autrefois dans de belles éditions à l'intention de la jeunesse, en commençant par Froissart. Le travail était bien payé sans être fatigant ; il restait dans la tradition de Guizot tout en laissant à Henriette le temps d'entreprendre de nouveaux projets en mémoire de son père.

En 1879, au moment où Henriette terminait *l'Histoire de France*, le paysage politique français se modifiait durablement. Mac Mahon avait démissionné de la présidence. La République était établie. Ayant compris que les amis politiques de Guizot n'écriraient rien sur son père, elle décida de lui consacrer un livre.

Dans une lettre à son beau-frère Cornélis elle expliquait son projet : « Je veux écrire quelque chose sur la vie de mon père. J'ai attendu longtemps, pensant qu'un de ses amis le ferait peut-être. Albert de Broglie l'aurait pu malgré ses défauts et je trouve qu'il l'aurait dû. Il ne l'a pas fait. J'ai toujours peur que nous nous en allions sans avoir rien fait, vous et moi. Vous n'avez pas le temps, et maintenant que j'ai fini les livres qu'il m'avait laissés à finir, je voudrais achever l'année en parlant de lui, aussi de ma grand-mère, en passant, comme il me l'avait demandé. ¹⁷⁰ »

Ce fut *M. Guizot dans sa famille et avec ses amis*, ouvrage qui resta longtemps la seule source biographique sur la vie privée de Guizot. Ce livre est d'abord un témoignage émouvant de l'amour filial d'Henriette. Elle, si pudique dans l'expression de ses sentiments, accepta de livrer les souvenirs les plus émouvants de sa relation avec son père. En présentant au public l'homme privé, Henriette savait qu'elle pourrait dépeindre un homme aimant, attentif à ses proches, facile à vivre, à l'opposé de l'image raide et froide que Guizot avait laissée.

Pour réaliser ce livre, Henriette ne se limita pas aux lettres de famille. Elle entreprit de rassembler les grandes correspondances de son père avec ses amis, avec l'idée de publier un recueil de lettres après la parution de sa biographie. Ce fut un grand travail de collecte d'archives qu'elle poursuivit avec détermination une fois son ouvrage en librairie.

Le livre se vendit bien, en France et en Angleterre. Henriette donnait des nouvelles à sa fille d'autant plus fièrement qu'elle avait reçu à l'origine du projet un soutien pour le moins mitigé de la part des hommes de sa famille : « La deuxième édition de *M. Guizot* est à peu près épuisée, ils en retirent de suite une de 1 000, c'est la troisième en deux mois, pas même. Je suis bien contente et bien reconnaissante de m'être attelée à écrire ce livre dont ton oncle Cornélis n'était pas enthousiaste à l'avance, et ton oncle Guillaume pas content du tout. Heureusement ton père m'a toujours soutenue. ¹⁷¹ »

Elle continua à rassembler tous les échanges de Guizot avec ses proches et publia en 1884 les *Lettres de M. Guizot à sa famille et à ses amis*. Trois ans plus tard, en 1887, paraissait *Le temps passé*, un choix d'articles de Pauline de Meulan et de Guizot, écrits pour le *Publiciste* avant leur mariage. Henriette voulait que ses descendants aient accès à des textes devenus introuvables. Elle entendait aussi rendre cet hommage à la première épouse de son père, « une femme supérieure qui s'est donnée à un homme qu'elle reconnaît au-dessus d'elle. Sa gloire a si bien disparu devant celle de mon père que la génération de ton âge ne la connaît que par ses contes ¹⁷². » Ces deux derniers ouvrages se vendirent mal. L'époque n'était plus propice et Henriette renonça à publier d'autres écrits de son père.

Si les grandes correspondances de Guizot restaient inconnues du public, Henriette avait néanmoins assuré leur sauvegarde. Aussi pouvait-elle écrire avec fierté à Marguerite : « J'aurai reconstitué la correspondance de mon père avec presque tous ses amis. C'est un beau monument. J'ai toujours son mot dans les oreilles : « Je te laisse ma gloire ! » J'espère que j'y aurai un peu servi. ¹⁷³ »

Dans le même temps, Henriette continuait à faire des récits historiques, de la littérature religieuse et des biographies de personnalités qu'elle admirait. Elle cessa de publier vers 1895. Ses livres paraissaient chez des éditeurs protestants ou chez des éditeurs plus importants auxquels son père lui avait donné accès.

¹⁷⁰ Lettre d'Henriette à Cornélis de Witt, Val-Richer, 19 juillet, 1879.

¹⁷¹ Lettre d'Henriette à Marguerite, Val-Richer, 20 juin 1880.

¹⁷² Ibid., Val-Richer 21 octobre 1879.

¹⁷³ Ibid., Paris, 11 mars 1883.

La plupart des contrats d'Henriette passés avec des maisons d'édition françaises sont conservés dans les archives du Val-Richer. Les traités étaient signés par Conrad de Witt qui autorisait sa femme à s'engager avec l'éditeur et par Henriette qui approuvait le contrat. Les premiers ouvrages furent publiés par Didier ; Hachette fut l'éditeur principal, qui publia une cinquantaine des ouvrages de l'auteur, soit environ la moitié de sa production, dans ses différentes collections pour la jeunesse, dont la *Bibliothèque rose*. Henriette disposait également du *Journal de la Jeunesse* dans lequel un roman paraissait d'abord sous forme de feuilleton, avant la publication en belle reliure au moment des étrennes. C'était Hachette qui assurait les tirages les plus importants, entre trois et cinq mille exemplaires pour la première édition. Les ouvrages à succès d'Henriette connurent cinq, voire six réimpressions.

Les autres éditeurs français étaient, pour l'essentiel, des maisons protestantes qui avaient une moindre capacité de diffusion. Deux sociétés éditérent un nombre important d'ouvrages, Grassart et la Société des livres religieux de la famille Courtois de Viçose, Frank Courtois de Viçose, banquier toulousain, finançait la publication des manuscrits choisis par son comité de lecture et alimentait les bibliothèques religieuses populaires, qui se développaient à cette époque. Il publia, entre 1868 et 1886, une dizaine de livres proposés par Henriette, principalement des traductions qu'elle avait supervisées.

En Angleterre, l'éditeur d'Henriette était Sampson Lowe, Marston Lowe and Searle. Il ne reste qu'un contrat avec cette maison d'édition dans les archives du Val-Richer. Il concerne la publication d'*Une sœur*, qui parut d'abord en anglais en 1872 sous le titre de *An only Sister*. Il fallut attendre 1874 pour la publication en France. Aux Etats-Unis, c'est Estes and Lauriat qui assura la diffusion des ouvrages d'Henriette. L'un et l'autre étaient les éditeurs de Guizot.

Henriette, pressée par la nécessité, proposait constamment des articles et des traductions aux éditeurs et aux directeurs de revues, en France comme dans le monde anglophone. Les réponses à ses lettres se trouvent dans les archives du Val-Richer. Elle essayait souvent des refus, au motif que l'éditeur avait déjà un de ses livres en cours de publication. Parfois, on lui reprochait de proposer des traductions de romans inintéressants. Elle poursuivait sa recherche de nouveaux débouchés sans se décourager.

Sans pouvoir évaluer très précisément l'apport financier des publications d'Henriette, il est possible d'établir quelques chiffres comparatifs. Hachette était le meilleur éditeur quant aux droits d'auteur et à la diffusion. Les ouvrages les plus profitables furent les œuvres historiques que Guizot lui-même n'avait pas achevées, *l'Histoire d'Angleterre* et *l'Histoire de France*. Ces ouvrages en deux volumes rapportèrent chacun environ 20 000 francs, payés en un an et demi, à raison de 50 centimes, plus 2,5 centimes de droits par livraison de seize pages. Chacun de ces ouvrages comporta quatre-vingts livraisons. Les volumes de *l'Histoire de France* écrits par Guizot furent payés le double.

Les œuvres romanesques pour la jeunesse valurent à Henriette 35 centimes pièce soit, pour un tirage de trois mille exemplaires, 1 050 francs. Les livres pour enfants ne rapportaient que 10 centimes par volume mais étaient tirés à cinq mille exemplaires, soit un total de 500 francs.

Nous ne connaissons ni les contrats d'Henriette en Angleterre ou aux Etats-Unis ni les tirages en langue anglaise de ses œuvres. Il est donc impossible d'établir des chiffres précis, mais il est évident que l'apport de son travail a été tout à fait significatif.

Henriette, auteur de livres pour la jeunesse, connut son heure de célébrité. L'époque lui était favorable. La période allant de 1860 à 1900 a représenté l'apogée de la littérature enfantine en France. Autre chance pour l'auteur : elle connaissait bien le monde littéraire anglais, à l'époque où ses écrits étaient à la mode en France. Enfin, Guizot joua pour sa fille un rôle essentiel. Henriette sut exploiter ses chances et parvint à se faire un nom dans le monde des livres. Ses ouvrages appartiennent à une autre époque que la nôtre et ne sont plus

guère lisibles aujourd'hui. Néanmoins l'image positive de la femme véhiculée par ses écrits reste d'actualité pour nous.

Deux portraits d'Henriette la représentent, à quarante ans de distance, enfant et femme mûre. Dans un atelier d'artiste¹⁷⁴, une petite fille de dix ans est perchée sur un fauteuil, ses pieds ne touchant pas le sol. Elle a de beaux yeux bruns, des cheveux châtain foncé coiffés en bandeaux, style de coiffure qu'elle conservera sa vie durant. Sa physionomie est grave, un peu triste, mais son père vient de partir pour l'Angleterre. Elle tient d'une main un crayon de sanguine et de l'autre une feuille de papier. Un livre est posé sur ses genoux. Son oncle aura choisi ces objets pour souligner la diagonale de sa composition. L'autre portrait¹⁷⁵, peint à Guebwiller à l'occasion d'une visite familiale, représente Henriette dans une robe noire à dentelles, une fourrure sur les épaules. Le visage s'est alourdi, les cheveux ont blanchi, mais de l'expression, toujours grave, émanent force et autorité. Le maintien est affirmé. Choix symbolique : Henriette a devant elle une plume et du papier.

Catherine Coste, descendante d'Henriette.

¹⁷⁴ Tableau de Maurice de Vaines, demi-frère d'Elisa, la mère d'Henriette, 1840, collection particulière.

¹⁷⁵ Tableau de Claire Hildebrand, Guebwiller, s. d. [vers 1883], collection particulière.